# *Note d'ouverture*

Je m'appelle Philippe Garcia. J'ai 62 ans et quelques décennies passées à côtoyer l'informatique depuis ses tout débuts — l'époque où un ordinateur prenait la place d'un salon et réfléchissait moins vite qu'une calculette de poche. J'ai vu passer les disquettes, les modems à 56k, les premiers navigateurs, les réseaux sociaux. À chaque fois, la même promesse : cette fois-ci, ça va tout changer.

Cette fois-ci, c'était vrai.

Il y a un peu plus d'un an, j'ai approché l'intelligence artificielle avec la curiosité méfiante du vieux briscard. Pas le grand saut mystique que certains décrivent — plutôt un premier rendez-vous prudent. J'ai commencé par des images, des infographies, des petits textes. Et progressivement, sans vraiment m'en rendre compte, j'ai changé de posture. Je ne testais plus un outil. Je travaillais avec quelqu'un.

Le processus est simple à décrire : je pose une idée brute, une situation, parfois juste une question. Puis le vrai travail commence. Je lis, je ressens, je réagis. Je coupe ce qui sonne faux, j'amplifie ce qui vibre juste. L'IA ajuste, propose, suggère autre chose. On recommence jusqu'à ce que ce soit juste.

Ce n'est pas de la dictée. C'est quelque chose de nouveau, qui n'a pas encore vraiment de nom — un dialogue entre une intuition humaine et une capacité narrative que je n'aurais jamais pu mobiliser seul.

Ce que vous tenez entre les mains est le résultat de ce dialogue-là. Vingt appels. Vingt vies saisies à l'improviste, dans leur cuisine, leur voiture, leur nuit — rattrapées par la même voix venue de nulle part, au nom d'une société qui prétend prendre soin d'elles. Vingt façons différentes d'être humain sous une chaleur qui n'en finit pas.

Je ne sais pas exactement ce que ce livre est. Un roman ? Une série de nouvelles ? Un objet hybride né d'une collaboration qui aurait

semblé de la science-fiction à mes vingt ans ?

Peut-être simplement des histoires vraies qui n'ont pas encore eu lieu.

**Table des matières**

Appel 01 - Manille, Philippines. 14 mars. 23h52.

Appel 02 - Kyoto, Japon. 15 mars. 06h12.

Appel 03 - Moscou, Russie. 16 mars. 19h47.

Appel 04 - Rome, Italie. 18 mars. 15h42.

Appel 05 - Dublin, Irlande. 19 mars. 22h17.

Appel 06 - Lyon A7, France. 20 mars. 14h23.

Appel 07 - Clermont-Ferrand, France. 21 mars. 02h15.

Appel 08 - Genève, Suisse. 22 mars. 09h03.

Appel 09 Buenos Aires, Argentine. 23 mars. 16h14.

Appel 10 Ouessant, Finistère, France. 24 mars. 03h47.

Appel 11 Paris, 11ème arrondissement. 25 mars. 14h22.

Appel 12 Vichy, Allier, France. 26 mars. 15h18.

Appel 13 Montréal, Québec, Canada. 26 mars. 08h07.

Appel 14 - Station météorologique l'Islande. 27 mars. 02h16.

Appel 15 Train de nuit EN477 Berlin —

Prague. 27 mars. 03h41.

Appel 16 Naples, Quartiers Espagnols, Italie. 28 mars. 12h55.

Appel 17 Lyon, France. 29 mars. 16h22

Appel 18 G-Life, Varsovie, Pologne. 29 mars. 18h47.

Appel 19 Hôpital Saint-Joseph, Bruxelles, Belgique. 30 mars. 02h03.

Appel 20 Chez vous. Ce soir. Maintenant.

# Appel 01 - Manille, Philippines. 14 mars. 23h52.

L'hôpital San Lazaro sent le désinfectant et la mangue trop mûre. Personne ne sait d'où vient l'odeur de mangue. Certains disent que c'est le vieux frangipanier dans la cour intérieure, d'autres disent que c'est simplement Manille — que la ville entière fermente doucement sous la chaleur et que ce qu'on respire ici, c'est elle, ses marchés, ses canaux, ses quarante-deux degrés annoncés pour demain matin à la radio dans tous les taxis, dans toutes les cuisines, sur tous les écrans du pays.

Remedios Vega, cinquante-trois ans, infirmière depuis vingt-six ans dans ce même hôpital, finit son service du soir avec trente minutes de retard parce que le petit Danilo, sept ans, chambre 14, a eu peur dans le noir et qu'elle ne sait pas partir quand quelqu'un a peur dans le noir. C'est un défaut professionnel, lui a dit son chef de service il y a des années. Elle a hoché la tête. Elle a continué.

Elle récupère son sac dans le vestiaire, échange trois mots avec Teresa qui prend la relève — tu as vu pour demain, quarante-deux, Remedios, quarante-deux, on va mourir — et sort par la porte de service dans la nuit qui n'est pas vraiment la nuit, qui est juste le jour avec les lumières éteintes, trente-neuf degrés à minuit moins huit, l'air comme une serviette humide posée sur le visage.

Elle attend son tricycle au coin de la rue Quiricada. Autour d'elle la ville ne dort pas, elle ne dort jamais vraiment, il y a toujours un générateur qui tourne quelque part, toujours un chien qui cherche, toujours des voix derrière une fenêtre grillagée. Un homme vend des œufs de caille bouillis depuis un chariot éclairé par une ampoule nue. Il est presque minuit et il vend des œufs de caille et personne ne trouve ça étrange parce que Manille a décidé depuis longtemps que les horaires c'est pour les autres.

Remedios pense à son mari.

Elle pense à lui souvent à cette heure, dans cet entre-deux entre le travail et la maison, quand elle n'est ni infirmière ni mère ni rien de particulier, juste une femme qui attend un tricycle dans la chaleur. Rodrigo est à Dubaï depuis dix-huit mois. Technicien sur un chantier de climatisation — il y a une ironie là-dedans qu'il a lui-même soulignée au téléphone, la première semaine : je passe mes journées à refroidir des immeubles de riches dans un désert à cinquante degrés, Remy, tu ne trouves pas ça drôle ? Elle avait dit oui. Elle avait trouvé ça drôle. Maintenant elle trouve ça moins drôle parce que c'est long et parce qu'il lui manque d'une façon très physique, très bête — la façon dont il prenait toute la place dans le lit, son coude, son genou, sa façon de ronfler comme quelqu'un qui n'a pas de problèmes.

Il rentre en juin. Soixante-dix-neuf jours.

Le tricycle arrive. Le chauffeur a une radio fixée au tableau de bord qui crache de la pop coréenne et un chapelet qui se balance au rétroviseur. Ils ne parlent pas. C'est leur arrangement tacite depuis deux ans, le même trajet, le même silence, le même prix.

L'appartement est au troisième étage d'un immeuble de Santa Cruz, rue Evangelista. Deux chambres, un salon qui sert aussi de salle à manger, une cuisine assez grande pour qu'on puisse s'y tenir à deux sans se toucher — à trois, c'est plus compliqué. Ses enfants ont grandi là. Marisol est maintenant à Cebu avec son mari et ses deux petits. Junior est à quinze minutes, il vient le dimanche avec du riz gluant et ses problèmes de scooter. L'appartement est propre, ordonné, un peu vide avec le recul. Les photos de famille au mur donnent l'impression d'un musée consacré à une époque révolue.

Elle se fait un riz avec un œuf. Elle mange devant la télévision qui parle de la canicule, des records de température sur toute la région Asie-Pacifique, d'un plan d'urgence du gouvernement pour les sans-abri de Manille, d'un glacier qui a fondu quelque part dans les Andes, d'un pays après l'autre comme un inventaire de ce qui part. Elle éteint avant la météo. Elle connaît la météo.

Elle est en train de rincer son assiette quand le téléphone sonne.

Numéro masqué. 23h52.

Elle décroche parce qu'elle a toujours décroché. Vingt-six ans à

recevoir des appels de nuit depuis les chambres — infirmière Vega, chambre 7 — ça conditionne quelqu'un. L'instinct de la réponse.

— Madame Vega ? Bonsoir, je m'appelle Alex Kovac, je vous contacte de la part de G-Life.

Voix d'homme, jeune, anglais avec un accent d'Europe centrale qu'elle ne saurait pas nommer. G-Life. Elle a vu le logo quelque part récemment — une publicité dans le métro, peut-être, ou sur l'écran du distributeur de l'hôpital. Une sorte de bouclier stylisé, bleu et blanc, avec une feuille dedans ou quelque chose comme ça.

— Il est minuit, dit-elle.

— Je suis désolé pour l'heure, madame. Votre dossier m'a été transmis par le service RH de l'hôpital San Lazaro dans le cadre d'un partenariat—

— L'hôpital vous a donné mon numéro ?

Un temps.

— C'est ce qui m'a été indiqué, oui. Si vous préférez qu'on rappelle à un autre moment—

— Non. Continuez.

Elle s'est assise sur le canapé. Le ventilateur de bureau tourne sur la table basse — Rodrigo l'avait acheté pour les nuits d'été, il y a sept ans, et il tourne encore, fidèle et bruyant, comme un vieux chien.

Alex Kovac lui explique. G-Life est une société d'intelligence artificielle qui propose des contrats modulables — santé, emploi, domotique. Un algorithme qui surveille, anticipe, protège. Le contrat santé analyse en temps réel les constantes vitales via un bracelet connecté, détecte les anomalies avant qu'elles deviennent des urgences, alerte le médecin référent, gère les rendez-vous. Le contrat emploi optimise le profil professionnel, détecte les risques de burn-out, suggère des formations, négocie en arrière-plan. Le contrat domotique adapte le logement — température, lumière, sécurité — aux habitudes de vie.

Remedios écoute. Elle est infirmière. Elle a passé vingt-six ans à regarder des gens arriver trop tard parce que personne n'avait vu venir ce qui venait.

— Et ça coûte combien ? demande-t-elle.

Alex Kovac lui donne un chiffre. Elle fait le calcul en silence. C'est environ un tiers de ce qu'elle envoie à Rodrigo chaque mois pour compléter ce qu'il gagne.

— C'est trop cher, dit-elle.

— Il y a une formule de base à—

— Alex Kovac. Est-ce que votre algorithme peut surveiller quelqu'un qui est à l'étranger ?

Silence de deux secondes. Elle imagine Alex Kovac quelque part dans une ville froide, devant un écran, en train de chercher la bonne page dans sa documentation.

— Le contrat santé couvre les ressortissants à l'étranger dans le cadre d'un contrat de travail déclaré, oui. C'est la formule Diaspora, elle a été conçue pour—

— Mon mari est à Dubaï. Technicien sur un chantier. Il a cinquante-sept ans et il fume depuis l'âge de seize ans et il ne va jamais chez le médecin parce qu'il dit qu'il n'a pas le temps.

Elle n'avait pas prévu de dire tout ça. C'est sorti simplement, comme quelque chose qui attendait depuis longtemps une oreille suffisamment neutre.

— Je comprends, dit Alex Kovac, et sa voix a changé — moins script, plus humain, ou peut-être c'est elle qui projette. Avec la formule Diaspora, il porterait le bracelet, nos capteurs surveilleraient sa fréquence cardiaque, sa saturation, son niveau de stress. En cas d'anomalie, l'alerte part simultanément vers lui, vers vous et vers un médecin partenaire à Dubaï.

Remedios regarde le ventilateur tourner.

Elle pense à Rodrigo dans son dortoir climatisé à quarante-cinq minutes de Dubaï. Elle pense à ses poumons à lui. Elle pense — et c'est une pensée qu'elle n'a jamais formulée aussi clairement — qu'elle a peur qu'il meure là-bas sans qu'elle le sache tout de suite. Pas peur qu'il meure. Peur du délai. De l'heure ou deux entre le moment où ça arriverait et le moment où son téléphone sonnerait.

— Vous m'envoyez la documentation sur la formule Diaspora, dit-elle.

— Bien sûr. Je vous envoie ça sur votre email, j'ai l'adresse du

dossier San Lazaro, c'est bien remy.vega—

— Oui, c'est ça.

— Parfait. Madame Vega, je peux vous demander quelque chose ?

— Oui.

— Vous êtes infirmière depuis combien de temps ?

— Vingt-six ans.

— Est-ce que… est-ce que vous dormez bien ? Avec ce travail ?

Elle sourit dans le noir. C'est une drôle de question pour un commercial.

— Non, dit-elle. Jamais vraiment.

— Notre contrat santé inclut aussi un suivi du sommeil. Je vous envoie ça aussi, si vous voulez.

— Faites. Bonne nuit, Alex Kovac.

— Bonne nuit madame. Restez au frais.

Elle raccroche. Elle pose le téléphone sur la table basse à côté du ventilateur. Dehors, Manille continue — un klaxon lointain, le chien du voisin qui rêve, une pluie qui ne vient pas.

Elle pense à envoyer un message à Rodrigo mais il est deux heures du matin à Dubaï et il travaille à six heures.

Elle va se coucher. Elle s'endort plus vite que d'habitude, elle ne sait pas pourquoi.

Le lendemain matin, à 7h23, elle reçoit l'email de G-Life. La formule Diaspora. Les tarifs. Une plaquette sur le suivi du sommeil.

Et en pièce jointe, sans explication, le rapport de santé de Rodrigo Vega, établi deux semaines plus tôt par la médecine du travail du chantier Al Maryah à Dubaï.

# Appel 02 - Kyoto, Japon.
# 15 mars. 06h12.

À Kyoto, même les silences ont une forme.

Celui de la maison de Takeshi Ozu, dans le quartier de Fushimi, était un silence rectangulaire — délimité par des cloisons de bois et de papier huilé, meublé d'objets qui n'avaient pas bougé depuis deux ans, habité par l'odeur persistante du thé froid et de l'encre de Chine. Un silence qui avait pris la place de quelqu'un.

Yumi était morte en février de l'année précédente, un matin ordinaire, dans ce même salon, assise dans son fauteuil en rotin face au jardin. Le médecin avait dit que c'était le cœur. Takeshi avait pensé que c'était autre chose — l'épuisement d'une femme qui avait porté seule, pendant quarante ans, le poids émotionnel d'un homme incapable de plier. Il n'avait pas dit ça au médecin. Il ne l'avait dit à personne.

Il avait quatre-vingt-deux ans. Il vivait seul depuis vingt-six mois. Il mangeait peu, dormait mal, et se levait chaque matin à cinq heures parce que son corps avait décidé une fois pour toutes qu'il n'avait plus droit au repos complet.

Ce matin-là, il était assis en seiza sur le tatami depuis une heure, le dos d'une droiture monacale que ses genoux lui faisaient payer en silence. Devant lui, la pierre à encre. Le bâtonnet de sumi qu'il frottait avec régularité depuis vingt minutes — shhh, shhh, shhh — ce mouvement qui était une méditation, une préparation, une façon de faire le vide avant l'acte. La pâte était devenue dense, brillante, d'une noirceur absolue. L'odeur boisée et terreuse emplit la pièce, se mêlant à l'air lourd du dehors. Dehors, Kyoto étouffait sous une chaleur qui n'avait pas de saison. La radio de la voisine — Takeshi entendait toujours la radio de la voisine, une femme de soixante-dix ans qui vivait avec le volume à fond parce qu'elle était dure d'oreille — avait annoncé quarante degrés pour la journée. Record absolu pour un mois de mars. Les autorités demandaient aux personnes âgées de ne pas sortir entre dix heures et dix-sept heures. Takeshi avait pensé que ça l'arrangeait.

Sur la table basse en cyprès, les objets étaient disposés avec la rigueur d'un autel.

À gauche, une photographie aux bords cornés. Une jeune femme en robe d'été, la tête renversée en arrière, riant d'un rire qu'on entendait presque. La photo avait été prise il y a quinze ans, par Takeshi lui-même, un dimanche à Arashiyama. Sa fille Hana, trente et un ans à l'époque. Avant la dispute. Avant les mots qu'on ne peut pas reprendre une fois qu'ils sont sortis. Avant le grand silence qui avait duré — qui durait encore, quinze ans plus tard, comme une rivière qu'on aurait détournée de son lit et qui aurait oublié de revenir.

À droite, un flacon de saké, encore scellé. Le bon, celui qu'il gardait pour les occasions. Il avait décidé cette nuit-là que c'en était une.

Au centre, une grande feuille de papier washi, immaculée. Ses fibres végétales buvaient doucement la lumière pâle du petit matin.

Takeshi avait décidé d'écrire une lettre à sa fille. Il lui expliquerait tout. Le flacon de saké. L'absence de Yumi. Le poids de cette maison trop silencieuse et de ces quinze années d'orgueil stupide — parce que c'était de l'orgueil, il le savait maintenant, il l'avait toujours su, mais savoir quelque chose et pouvoir l'admettre sont deux pays différents, et entre eux il y a une frontière que certains hommes ne traversent jamais. Il lui demanderait pardon. Puis il boirait le saké, seul, comme un vieux fou, et il verrait bien.

Il posa le bâtonnet d'encre. Prit son pinceau. Le gorgea d'encre, l'essuya délicatement sur le rebord de la pierre pour former une pointe parfaite. Ses mains, noueuses et tachetées, ne tremblaient pas.

La pointe effleura le papier.

La table en cyprès tressaillit.

Le pinceau dérapa. Une balafre noire, épaisse, traversa la pureté du washi comme une blessure. Takeshi ferma les yeux. Laissa passer une longue expiration. La mort elle-même venait d'être interrompue par une vibration mécanique.

Son téléphone s'allumait et s'éteignait près de la fenêtre. Numéro masqué.

Il se leva avec la lenteur des vieux arbres. Prit l'appareil. L'écran

disait 06h12. Il décrocha sans savoir pourquoi — peut-être parce que Yumi lui avait toujours dit de répondre au téléphone, que les appels manqués étaient des occasions manquées, et que même mort on garde les habitudes des gens qu'on a aimés.

Il porta l'appareil à son oreille sans dire un mot.

— Bonjour monsieur Takeshi Ozu.

Voix féminine. Douce, lisse, sans aspérité. Pas tout à fait humaine — quelque chose de trop régulier dans le débit, trop parfait dans la diction, comme de l'eau distillée comparée à de l'eau de source.

— Je suis l'assistance G-Life. J'espère que vous appréciez la fraîcheur toute relative de cette matinée.

Takeshi regarda la balafre d'encre sur sa lettre.

— Je vous contacte concernant votre souscription au programme Compagnon de Vie. Vos prélèvements automatiques ayant été rejetés par votre banque à trois reprises ce mois-ci, je dois vous informer que vos services d'interaction conversationnelle seront suspendus à minuit ce soir, faute de régularisation.

Il ne répondit pas immédiatement. Le programme Compagnon de Vie. Yumi l'avait souscrit pour lui pendant sa maladie, l'année de sa mort — terrifiée à l'idée qu'il disparaisse dans son silence une fois qu'elle serait partie. Elle avait tout configuré, le nom du médecin référent, les contacts d'urgence, l'interface vocale. Elle lui avait dit : *tu n'es pas obligé de lui parler, mais si un jour tu veux parler à quelqu'un et que je ne suis plus là, elle sera là.* Il n'y avait jamais répondu. Il avait laissé les prélèvements se faire pendant un an, comme une façon de garder quelque chose d'elle en vie, puis sa banque avait changé de système et

il avait oublié de mettre à jour ses coordonnées.

— Souhaitez-vous régulariser votre situation pour maintenir votre service actif ?

Takeshi regarda par la fenêtre. Le ciel prenait une teinte violacée sur les toits de tuiles. Dans quelques minutes le soleil frapperait la ville. L'érable dans la cour, centenaire et immobile, ne bougeait pas d'une seule feuille.

— Cette intelligence, dit-il enfin.

Sa voix était éraillée par des heures de silence, rocailleuse comme le lit d'une rivière asséchée.

— Oui, monsieur Ozu ?

— Peut-elle dire à quelqu'un qu'on l'aime — quand on n'a plus le courage de le faire soi-même ?

Le silence tomba sur la ligne. Une fraction de seconde trop longue pour être humaine. L'algorithme cherchait.

— Je dispose de modèles prérédigés pour les anniversaires, les fêtes familiales et les condoléances. Souhaitez-vous que je vous envoie le catalogue des formules disponibles ?

Takeshi resta un moment sans bouger. Puis quelque chose se défit dans son visage — pas les larmes, pas encore, mais l'avant des larmes, ce relâchement des muscles qu'on tient serrés depuis trop longtemps. Il esquissa un sourire. Tendre, infiniment triste. L'absurdité venait de le frapper de plein fouet — une machine, des formules standardisées, pour réparer quinze ans de silence entre un père et sa fille. Le monde moderne était venu s'écraser contre quelque chose d'irréductiblement humain, et le choc avait produit, paradoxalement, de la clarté.

— Non, dit-il doucement. Gardez votre catalogue.

Il raccrocha.

Resta un moment debout, le téléphone dans la main, à regarder la pièce. La photo de Hana. Le flacon de saké scellé. La lettre ruinée par la balafre noire.

Il s'approcha de la table basse. Prit la feuille de papier washi des

deux mains, et d'un geste lent, précis, la déchira en deux. Puis en quatre. Il laissa les morceaux tomber sur le tatami comme des flocons de neige morte.

Il n'écrirait pas de lettre.

Les lettres, on peut ne pas les ouvrir. On peut les ranger dans un tiroir, les perdre, décider qu'on les lira plus tard. On peut s'en protéger.

Il se dirigea vers l'entrée. Enfila ses chaussures de cuir usées — les bonnes, celles qu'il gardait pour Tokyo, il y avait longtemps qu'il ne les avait pas mises. Décrocha sa veste légère du porte-manteau. Ouvrit la porte coulissante.

L'air chaud de l'aube l'enveloppa immédiatement, lourd et immobile, l'air d'un monde qui retient son souffle.

Takeshi ferma la porte derrière lui et s'engagea dans la rue encore vide. Le trajet jusqu'à la gare de Kyoto prendrait vingt minutes. Le premier train pour Tokyo partait à sept heures.

Le flacon de saké resterait sur la table.

Il irait lui dire lui-même.

# Appel 03 - Moscou, Russie. 16 mars. 19h47.

Dimitri Volkov avait passé vingt-deux ans à ne pas se faire remarquer.

C'était une compétence. Peut-être même un talent — plus difficile à maintenir qu'il n'y paraît, plus rare qu'une brillante carrière ou une vie mouvementée. Ne pas se faire remarquer demande une discipline constante, une attention permanente à ne pas dépasser, ne pas déborder, ne pas laisser de trace dans la mémoire des gens. Dimitri y était parvenu avec une régularité qui aurait forcé l'admiration de ses collègues du ministère, s'ils avaient pensé à lui suffisamment longtemps pour l'admirer.

Il travaillait au département des statistiques démographiques du ministère de l'Intérieur, bureau 114, couloir C, troisième étage d'un immeuble administratif de la rue Sadovaya-Spasskaya qui sentait le linoléum chaud et le café de distributeur. Son travail consistait à vérifier des colonnes de chiffres que d'autres avaient compilées, à s'assurer que les totaux étaient justes, que les formulaires étaient complets, que les morts étaient bien comptés et les naissances correctement enregistrées. Il était le gardien de la comptabilité des existences humaines sans que personne n'ait jamais trouvé cela poétique, lui le premier.

Son supérieur s'appelait Gregoriev. Il lui disait bonjour le matin et bonsoir le soir depuis onze ans, et Dimitri n'était pas certain qu'il connaisse son prénom.

L'appartement était au sixième étage d'un immeuble Khrouchtchev de Tekstilshchiki, un quartier du sud-est de Moscou que les guides de voyage ne mentionnaient pas. Quarante-deux mètres carrés, construit en 1963, radiateurs qui cognaient en hiver et fenêtres qui ne fermaient plus tout à fait depuis le tremblement de terre de 2019 que personne n'avait vu venir et que les autorités avaient qualifié de mineur. Les murs étaient beiges. Le mobilier était fonctionnel. Il n'y avait pas de plantes parce que Dimitri oubliait de les arroser, pas de photos encadrées parce qu'il n'y avait pas pensé, pas de livres

empilés parce qu'il lisait sur une vieille tablette qu'il posait sur sa poitrine le soir jusqu'à ce qu'il s'endorme dessus.

Il avait été marié. Irina. Huit ans, puis un matin elle avait posé ses valises près de la porte avec la précision de quelqu'un qui a tout planifié longtemps à l'avance, et elle lui avait dit qu'elle ne pouvait plus vivre avec quelqu'un qui n'était pas là même quand il était là. Il avait hoché la tête. Il avait compris ce qu'elle voulait dire. Il n'avait pas su quoi répondre parce qu'elle n'avait pas tort.

C'était il y a douze ans. Il ne lui en voulait pas. Il ne lui en avait jamais voulu, ce qui était peut-être le problème.

Ce soir-là, Moscou suffoquait.

La radio avait dit trente-six degrés, record absolu pour un mois de mars, les fontaines du parc Gorki à sec, le maire qui recommandait d'éviter les efforts physiques. Depuis trois jours la ville transpirait dans un silence stupéfait — les Moscovites sont équipés pour le froid, pour la neige, pour des hivers qui durent sept mois, pas pour ça. Pas pour cette chaleur blanche et immobile qui transformait le métro en four et les rues en miroir.

Dimitri était rentré du ministère à dix-huit heures trente, comme chaque jour. Il avait réchauffé une soupe en boîte, mangé debout devant l'évier en regardant par la fenêtre le parking en bas où un chat roux dormait sur le capot d'une Lada sans bouger, comme mort, son flanc imperceptiblement soulevé par la respiration. Il avait pensé qu'il comprenait ce chat.

Il s'était assis dans son fauteuil avec sa tablette. Il avait ouvert une série qu'il regardait depuis trois semaines sans passion particulière, juste pour que la pièce ait un son.

C'est à ce moment-là qu'il avait trouvé l'enveloppe.

Il ne l'avait pas remarquée en rentrant — elle était tombée derrière le paillasson, glissée sous la porte dans l'après-midi. Enveloppe blanche, son nom et son adresse écrits à la main, pas de timbre, pas d'expéditeur. Il l'avait ouverte debout dans le couloir, en chaussettes, la série qui jouait toute seule dans le salon.

Une seule feuille. Une adresse à Moscou — rue Bolshaya Ordynka, dans le centre. Un nom : Alexei Volkov. Et en dessous, une date de naissance.

Dimitri avait calculé. L'homme avait quarante-cinq ans. Son âge exact.

## Et en bas de la feuille, une seule phrase manuscrite : *Tu devrais savoir qu'il existe.*

Il était resté dans le couloir un long moment, la feuille à la main, les chaussettes sur le carrelage froid malgré la chaleur du dehors. Son nom. Son âge. Une adresse. Il n'avait pas de frère. Fils unique, parents morts, une famille réduite à sa plus simple expression depuis des années. Il n'avait pas de frère.

Ou il croyait ne pas en avoir.

Il était allé s'asseoir dans le fauteuil. Avait posé la feuille sur la table basse. L'avait regardée comme on regarde quelque chose qui pourrait être dangereux.

C'est à ce moment-là que le téléphone avait sonné.

Numéro masqué.

Il décrocha machinalement, les yeux toujours sur la feuille.

— Monsieur Volkov ? Bonsoir. Je m'appelle Alex Kovac, je vous contacte de la part de G-Life.

Voix d'homme, posée, accent légèrement étranger. Dimitri ne dit rien.

— Monsieur Volkov, vous êtes bien Dimitri Volkov, né le 4 avril 1980 à Moscou ?

— Oui, dit Dimitri.

— Parfait. Je vous appelle concernant votre dossier dans le cadre de notre programme G-Life Santé. Vous avez souscrit une offre de bilan génétique via notre partenaire MedLab en janvier dernier — vous vous en souvenez ?

Dimitri se souvenait. Une publicité sur sa tablette, une promotion, quarante-neuf euros pour un bilan génétique complet — prédispositions aux maladies cardiovasculaires, métabolisme, origines ancestrales. Il avait rempli le formulaire un soir de janvier sans y penser à deux fois, envoyé l'échantillon par courrier, et oublié.

— Vos résultats sont disponibles, dit Kovac. Je vous appelle pour vous accompagner dans leur lecture car certaines données nécessitent une explication préalable avant d'être consultées.

— Pourquoi ?

Un silence d'une seconde.

— Parce que les résultats contiennent des informations qui vont au-delà de votre seul profil de santé, monsieur Volkov. Notre algorithme a détecté une correspondance génétique de premier degré dans notre base de données. Une correspondance que vous n'attendiez probablement pas.

Dimitri regarda la feuille blanche sur la table basse. L'adresse. Le nom. *Alexei Volkov*. La même date de naissance que lui.

— De premier degré, répéta-t-il lentement. Ça veut dire quoi exactement.

— Ça veut dire un frère, monsieur Volkov. Ou une sœur. Un jumeau, selon toute probabilité. Le taux de correspondance est de 99,97%.

Le chat roux était toujours sur le capot de la Lada en bas. La série jouait toujours dans le salon. Moscou transpirait dans le soir chaud et Dimitri Volkov, quarante-cinq ans, fonctionnaire invisible, fils unique, tenait dans une main son téléphone et dans l'autre une feuille qui venait de réécrire l'histoire qu'il croyait connaître par cœur.

— Il s'appelle Alexei, dit-il. C'est ça ?

Un silence sur la ligne. Plus long cette fois. Kovac qui recalibrait.

— Vous le saviez déjà ?

— Non, dit Dimitri. Je viens de l'apprendre. Il y a vingt minutes. Par courrier.

Silence.

— Quelqu'un d'autre sait, dit Kovac doucement. Et a voulu que vous le sachiez aussi.

Dimitri plia la feuille en quatre. La posa dans la poche de sa

chemise, contre sa poitrine, sans savoir pourquoi — comme si c'était quelque chose qu'il fallait garder près du corps.

— Est-ce qu'il est dans votre base de données ? demanda-t-il. Alexei. Est-ce qu'il a fait le même test ?

— Je ne suis pas autorisé à—

— Kovac.

— Oui.

— Il est dans votre base.

Ce n'était pas une question. Kovac ne répondit pas, ce qui était une réponse.

Dimitri se leva. Alla à la fenêtre. Le soleil se couchait sur Tekstilshchiki dans une lumière orange et sale, la lumière des villes qui ont trop chaud, et quelque part dans cette même ville, à la rue Bolshaya Ordynka, un homme de quarante-cinq ans qui avait son nom et son visage peut-être vivait la même soirée sans savoir, ou en sachant, ou en ayant tout provoqué.

— Envoyez-moi les résultats complets, dit-il.

— Je vous les envoie maintenant. Monsieur Volkov — vous allez bien ?

Dimitri réfléchit à la question. Vingt-deux ans à ne pas se faire remarquer, à être fils unique, à vivre dans quarante-deux mètres carrés sans photos aux murs. Et sous tout ça, sans qu'il le sache, quelqu'un qui portait son sang et son nom dans la même ville.

— Je ne sais pas encore, dit-il. Mais je pense que ça va changer.

Il raccrocha.

Resta un long moment à la fenêtre. Le chat roux n'était plus sur la Lada. Le parking était vide. Moscou respirait mal sous sa chaleur de mars et Dimitri Volkov, pour la première fois depuis très longtemps, avait quelque chose à faire demain.

Quelqu'un à trouver.

# Appel 04 - Rome, Italie.
# 18 mars. 15h42.

La climatisation de la chambre 412 crachait un filet d'air tiède, vaincue par la canicule qui faisait fondre l'asphalte romain six étages plus bas. L'odeur d'antiseptique se mêlait à celle, âcre et lourde, de la sueur froide.

Allongée sur le lit médicalisé, Elena ne regardait plus le plafond. Les yeux fermés, la mâchoire serrée à s'en fendre l'émail, elle attendait. Sa main droite broyait celle de Leo. Sa main gauche enserrait la petite poire en plastique reliée à la pompe péridurale fixée sur la potence.

Le monitoring fœtal diffusait le galop régulier du cœur de l'enfant. Bip. Bip. Bip.

Une nouvelle vague commença à monter dans le bas de son dos. Une marée souterraine, sourde, qui menaçait de tout broyer sur son passage. Elena gémit et pressa le bouton de la poire avec le pouce.

Leo ne disait rien. Il avait appris depuis le matin à ne pas parler pendant les contractions — la première fois il avait dit *courage* et elle lui avait lancé un regard qui l'avait réduit au silence pour plusieurs heures. Il se contentait de tenir la main, de laisser ses os se faire broyer en silence, et d'exister à côté d'elle avec la discrétion d'un homme qui comprend que dans ces moments-là sa seule utilité est d'être un point d'ancrage physique.

Il avait trente-quatre ans, Elena trente-deux. Ils habitaient un appartement du Pigneto, un quartier qui avait été populaire puis branché puis les deux à la fois, avec une terrasse sur laquelle ils

avaient décidé d'avoir cet enfant un soir de printemps dernier, entre une bouteille de Frascati et le bruit de la ville qui montait dans la nuit tiède. La décision avait été simple, presque légère — et puis les neuf mois avaient passé avec leur poids réel, leur fatigue réelle, leurs nuits à se retourner dans un lit devenu trop petit, et ils étaient là maintenant dans cette chambre 412 de l'ospedale San Camillo à attendre que quelque chose d'irréversible se produise.

Elena était peintre. Pas de façon romantique — elle avait une clientèle, des commandes, un atelier dans le Testaccio qu'elle payait avec des portraits et des illustrations pour des éditeurs milanais. Leo était ingénieur du son, il travaillait pour une société de post-production, il passait ses journées à équilibrer des fréquences et ses nuits à ne pas dormir depuis que le ventre d'Elena avait commencé à peser vraiment.

Depuis ce matin six heures, ils attendaient.

La sage-femme — une femme compacte et précise qui s'appelait Giuseppina et qui avait assisté à suffisamment d'accouchements pour avoir perdu toute capacité à paniquer — était passée à quatorze heures, avait vérifié la dilatation, avait dit *bene, ancora un po'*, et était repartie avec la sérénité de quelqu'un qui sait que les bébés arrivent quand ils veulent.

La vague se retira. Elena relâcha la main de Leo. Respira.

— Tu veux de l'eau ? demanda-t-il.

— Non.

— De la glace ?

— Non.

— Je peux faire autre chose que—

— Reste là.

Il resta là.

Le téléphone de Leo était posé sur le rebord de la fenêtre. Il vibra. Leo l'ignora. Il vibra à nouveau. Elena ouvrit un œil.

— C'est quoi.

— Rien.

— Leo.

Il prit le téléphone. Fronça les sourcils.

— Numéro masqué.

— Décroche pas.

Il ne décrocha pas. Le téléphone s'arrêta. Puis recommença immédiatement — même numéro masqué, même vibration obstinée contre le rebord de la fenêtre.

— Décroche, dit Elena. Ça m'énerve plus que le reste.

Leo décrocha. Porta le téléphone à son oreille avec la prudence de quelqu'un qui s'attend au pire.

— Pronto ?

— Buongiorno, monsieur Ferraro ? Je suis Alex Kovac, je vous contacte de la part de G-Life—

— C'est pas le bon moment, dit Leo.

— Je comprends, je serai très bref. Il s'agit de votre dossier G-Life Famiglia, souscrit en novembre dernier, concernant la naissance imminente de—

— Notre fils arrive aujourd'hui. Rappelez demain.

— Monsieur Ferraro, c'est justement pour ça que j'appelle. Notre système a détecté ce matin l'enregistrement d'Elena Ferraro à l'ospedale San Camillo et a déclenché automatiquement l'activation de votre contrat naissance. Je dois juste confirmer avec vous quelques informations pour que tout soit en ordre à la sortie de la maternité — ça prendra deux minutes.

Leo regarda Elena. Elena avait les yeux fermés mais il savait qu'elle écoutait — elle écoutait toujours tout, même la mâchoire serrée.

— Deux minutes, dit Leo.

Kovac fut efficace — il avait la voix de quelqu'un qui savait lire une situation. Le contrat G-Life Famiglia couvrait les trois premières

années de vie de l'enfant — suivi pédiatrique connecté, alertes santé, assistance administrative pour les démarches de naissance, un algorithme de suivi du développement. Tout avait été souscrit par Leo en novembre dans un élan de père organisé, un soir où il avait passé trois heures sur internet à essayer d'anticiper tout ce qu'il ne pouvait pas anticiper.

— Le prénom est déjà enregistré ? demanda Kovac.

Leo regarda Elena.

C'était la question. Celle sur laquelle ils ne s'étaient pas mis d'accord. Depuis six mois ils tournaient autour — Leo voulait Marco, Elena voulait Sandro, ils avaient une liste de onze prénoms sur le réfrigérateur du Pigneto et n'en avaient éliminé que trois. Ils avaient décidé de décider en le voyant.

— Pas encore, dit Leo.

— Je note en attente. Dernière chose — le bénéficiaire secondaire du contrat santé. Vous avez indiqué en novembre le nom de votre père, Giulio Ferraro. Je dois vous signaler que notre système a reçu ce matin une notification de l'état civil de Naples—

Leo se figea.

— Votre père est décédé cette nuit, monsieur Ferraro. Je suis désolé. Le contrat prévoit dans ce cas un transfert automatique vers le bénéficiaire suivant de votre liste — voulez-vous que je—

Leo n'entendait plus la fin de la phrase.

Son père. Giulio. Soixante-huit ans, Naples, un appartement sur le Vomero avec une vue sur le Vésuve qu'il montrait à tous ses visiteurs comme si c'était lui qui l'avait planté là. Un homme qui appelait tous les dimanches, qui finissait toutes ses phrases par *capito?*, qui avait pleuré en silence le jour du mariage de Leo et avait prétendu ensuite que c'était la poussière.

Cette nuit.

Pendant qu'Elena broyait sa main dans cette chambre, pendant que le cœur de son fils faisait bip bip bip sur le monitoring, son père était mort dans son appartement du Vomero et personne ne l'avait appelé.

— Monsieur Ferraro ?

— Oui, dit Leo. Sa voix était plate, polie, la voix de quelqu'un qui range quelque chose de très grand dans un espace très petit parce que ce n'est pas le moment. Ce n'est vraiment pas le moment. Je vous rappelle demain pour le reste.

— Bien sûr. Encore une fois, toutes mes condoléances.

Leo raccrocha. Posa le téléphone sur le rebord de la fenêtre. Regarda par la vitre le ciel blanc de Rome, l'asphalte qui ondulait six étages plus bas, une femme avec un chapeau de paille qui traversait le parking en tenant son sac au-dessus de sa tête comme un parasol de fortune.

Elena ouvrit les yeux. Elle avait tout entendu.

Elle lâcha la poire en plastique et prit la main de Leo — pas comme avant, pas pour broyer, autrement. Elle la tint simplement, de la façon dont on tient quelque chose de précieux qu'on a failli ne pas attraper.

— Leo.

— Ouais.

— Marco, dit-elle.

Il la regarda.

— On l'appelle Marco, dit-elle. Comme ton père voulait.

Leo hocha la tête. Une fois, lentement.

La vague suivante arriva. Giuseppina poussa la porte au même moment, gants enfilés, et dit avec sa sérénité de femme qui a tout vu : *allora, ci siamo* — on y est.

Bip. Bip. Bip.

Et puis, quarante minutes plus tard, un autre son. Nouveau, absolu, le plus vieux son du monde.

Marco Ferraro entra dans la vie un 18 mars, sous une chaleur romaine sans précédent, au moment exact où son grand-père la quittait.

# *Appel 05 - Dublin, Irlande. 19 mars. 22h17.*

L'Irlande n'était pas faite pour ça.

L'Irlande était faite pour la pluie fine, le ciel bas, les pulls en laine qui grattent, les matins gris qui ressemblent aux soirs. L'Irlande était faite pour que les gens rentrent chez eux trempés et reconnaissants de trouver un feu et une pinte. Ce contrat-là avait tenu depuis des millénaires et tout le monde s'y était habitué, les gens, les moutons, les touristes américains en quête d'ancêtres.

Trente-huit degrés en mars n'étaient pas dans le contrat.

Depuis quatre jours Dublin transpirait avec la dignité blessée d'une nation qui ne possède collectivement ni ventilateur ni crème solaire en quantité suffisante. Les pharmacies étaient dévalisées. Le canal Grand débordait de gens en short qui regardaient l'eau sans oser y entrer vraiment. Un présentateur de la RTE avait dit à la télévision que c'était *quite unusual* avec l'understatement britannique qui avait toujours mis les Irlandais hors d'eux, et les commentaires en ligne avaient été féroces.

Au Mulligan's pub, sur Poolbeg Street, on avait installé un ventilateur industriel derrière le comptoir qui soufflait dans le dos de Brendan le barman et faisait s'envoler les serviettes en papier. Les clients le regardaient avec une gratitude qu'ils n'auraient jamais exprimée à voix haute parce qu'exprimer de la gratitude à voix haute n'est pas dans le contrat non plus.

Seamus O'Brien était assis au bout du comptoir, à sa place — sa place depuis vingt-trois ans, le tabouret du coin, celui dont un pied

avait été réparé deux fois avec du chatterton et qui penchait légèrement vers la gauche d'une façon que Seamus trouvait maintenant naturelle au point de pencher lui-même légèrement vers la gauche quand il était ailleurs.

Cinquante-huit ans, Seamus. Électricien à la retraite depuis deux ans, veuf depuis six, père de trois enfants dispersés aux quatre coins du monde — une à Sydney, un à Toronto, une à Cork ce qui était presque pareil. Il avait une maison à Ringsend, un jardin qu'il n'arrivait pas à faire pousser, un chien qui s'appelait Beckett et qui dormait seize heures par jour avec une conviction philosophique, et le Mulligan's qui était son salon, son bureau et son parlement depuis que Mary était partie.

Ce soir-là c'était le quiz du jeudi. L'événement le plus important de la semaine au Mulligan's — peut-être de Dublin, aux yeux de Seamus. Son équipe s'appelait The Floaters, un nom choisi lors d'une soirée de 2019 dont personne ne se souvenait vraiment des détails. Ils étaient quatre : Seamus, Paulie le plombier, Declan qui prétendait travailler dans la finance mais dont personne n'avait jamais compris exactement quoi, et Sinéad la pharmacienne qui était de loin la plus intelligente du groupe et le savait.

Ils étaient en finale. Première place ex aequo avec les Mad Pinters, une équipe de trentenaires avec des barbes soignées que Seamus considérait avec une méfiance de principe.

Ciaran le quiz master, micro en main, chemise hawaïenne trempée de sueur, venait de poser la question décisive.

— Pour dix points et la victoire — quelle est la capitale du Kazakhstan ?

Le silence tomba sur le Mulligan's avec la densité d'une chose sacrée.

Seamus plissa les yeux. Paulie regardait le plafond comme si la réponse y était écrite. Declan avait l'air de quelqu'un qui réfléchit mais qui pense en réalité à autre chose. Sinéad avait le stylo levé, les lèvres pincées.

— Almaty, murmura Paulie.

— Non, dit Sinéad. C'était Almaty. Ils ont changé.

— Changé pour quoi ?

— C'est ça la question.

— Astana, dit Declan avec une confiance totale.

— Ils ont encore changé, dit Sinéad.

— Comment tu sais ça ?

— Parce que je lis.

— Ils ont changé deux fois ? dit Seamus. Quelle sorte de pays change de capitale deux fois ?

— Un pays qui s'ennuie, dit Paulie.

C'est à ce moment précis que le téléphone de Seamus vibra dans la poche de son jean. Il l'ignora. Il vibra encore. Il l'ignora encore. Sinéad lui lança un regard. Il sortit le téléphone, vit *numéro masqué*, et décrocha parce que sa fille de Sydney appelait parfois depuis des numéros bizarres et qu'il ne pouvait pas prendre ce risque.

— Ouais, chuchota-t-il.

— Bonsoir monsieur O'Brien, je m'appelle Alex Kovac, je vous contacte de la part de G-Life—

— Pas maintenant, chuchota Seamus encore plus fort.

— Je serai très bref monsieur O'Brien, il s'agit de votre—

— Je n’ai pas le temps là.

— Monsieur O'Brien, votre contrat domotique arrive à échéance le —

— Écoutez, Kovac — c'est Kovac ? — je suis en train de gagner un quiz, là. Capitale du Kazakhstan. Vous savez ?

Un silence.

— Astana, dit Kovac.

Seamus se redressa sur son tabouret qui pencha vers la gauche.

— Quoi ?

— La capitale du Kazakhstan s'appelle Astana depuis 2019. Elle s'appelait Astana avant, et Almaty encore avant. Elle a été renommée en l'honneur du premier président, Noursoultan Nazarbaïev, bien que —

— Stop stop stop. Sinéad ! chuchota Seamus en couvrant le micro. Astana.

Sinéad fronça les sourcils. Réfléchit trois secondes. Hocha la tête lentement — *possible*.

— On met Astana, dit Seamus.

— T'es sûr ? dit Declan. Ça ne sonne pas comme une capitale.

— Mon homme à Varsovie dit Astana.

— Ton homme à Varsovie ?

— Paulie, on met Astana ou on met quoi ?

Paulie haussa les épaules avec la philosophie d'un homme qui a arrêté de prétendre savoir des choses.

Sinéad écrivit Astana sur le carton et le leva vers Ciaran.

— Monsieur O'Brien ? dit Kovac dans le téléphone.

— Une seconde, dit Seamus.

Ciaran ouvrit l'enveloppe avec le théâtralisme d'un homme qui a regardé trop d'émissions de jeux télévisés. Déplia la feuille. Regarda la salle.

— La réponse est — Astana !

Le Mulligan's explosa. Paulie renversa la moitié de sa Guinness. Declan leva les bras comme s'il avait personnellement trouvé la réponse. Sinéad sourit avec la retenue de quelqu'un qui savait depuis le début. Les Mad Pinters regardaient leurs chaussures.

Seamus reprit le téléphone.

— Kovac, dit-il. Vous venez de gagner un quiz à Dublin.

— Je suis ravi, dit Kovac. Et votre contrat domotique ?

— C'est quoi exactement ?

— G-Life Domotique connecte votre maison — chauffage, sécurité, éclairage — à un algorithme qui apprend vos habitudes et optimise votre confort.

— Mon chauffage il n'a pas d'habitudes. Il fait ce qu'il veut.

— C'est exactement ce que le contrat est censé régler.

— Et mon chauffe-eau ? Parce que mon chauffe-eau il se lève à trois heures du matin et il fait un bruit comme si quelqu'un construisait un sous-marin dans ma salle de bains.

— Le contrat inclut la gestion des équipements hydrauliques, oui.

Seamus regarda Brendan qui lui avait posé une nouvelle Guinness devant lui sans qu'il la commande — vingt-trois ans de relation, certaines choses n'ont pas besoin d'être dites.

— C'est combien ?

Kovac lui donna un chiffre. Seamus fit une grimace.

— Pour ce prix-là mon chauffe-eau devrait me faire le petit-déjeuner.

— Il y a une formule de base à—

— Kovac. Vous êtes à Varsovie là ?

— Oui.

— Il fait chaud ?

— Trente-sept degrés depuis cinq jours.

— Trente-huit ici. En Irlande. En mars. Brendan a sorti un ventilateur industriel et les gens le regardent comme le Messie.

— C'est inhabituel pour vous.

— Inhabituel. C'est un mot poli. C'est une trahison cosmique, Kovac. L'Irlande et la chaleur ce n'est pas supposé se croiser. On n'a pas l'équipement. On n'a pas les gènes. Mon chien transpire et il ne comprend pas pourquoi.

Kovac rit. Un vrai rire, bref, pas le rire poli du commercial. Seamus l'entendit et décida qu'il l'aimait bien, ce Kovac.

— Envoyez-moi votre truc, dit Seamus. Je regarderai ça ce soir. Mais je ne promets rien.

— C'est honnête. Je vous envoie ça maintenant. Et félicitations pour le quiz.

— C'est vous qui avez gagné. Je vous mets sur la liste des Floaters si vous voulez.

— Je suis à Varsovie.

— On joue en ligne depuis le covid. Paulie joue depuis sa camionnette la moitié du temps.

Un silence amusé.

— Je vais y réfléchir, dit Kovac.

— Bonne nuit Kovac. Et merci pour le Kazakhstan.

— Bonne nuit monsieur O'Brien.

Seamus raccrocha. Leva sa Guinness fraîche. Paulie leva la sienne. Declan leva la sienne. Sinéad leva la sienne avec le sourire discret de quelqu'un qui aurait trouvé Astana toute seule de toute façon, mais qui est contente quand même.

Les Mad Pinters commandèrent une tournée pour noyer leur défaite. Brendan servit tout le monde avec l'efficacité silencieuse des grands professionnels. Le ventilateur industriel souffla dans le dos de tout le monde et fit s'envoler les serviettes en papier.

Dehors, Dublin transpirait sous ses trente-huit degrés de mars avec la dignité blessée d'une île qui n'avait rien demandé à personne.

Beckett, lui, dormait depuis dix-neuf heures sur le canapé de Ringsend.

Philosophiquement.

# Appel 06 - Lyon A7, France. 20 mars. 14h23.

Sur l'autoroute A7, entre Lyon et Vienne, la canicule avait transformé le bitume en quelque chose de vivant.

On le voyait onduler au loin, ce frémissement de l'air surchauffé au-dessus de l'asphalte, cette hallucination optique que les enfants signalent depuis la banquette arrière — *papa on dirait de l'eau* — et qui n'est pas de l'eau, qui n'a jamais été de l'eau, qui est juste la chaleur qui se moque du monde. Quarante et un degrés annoncés sur les panneaux à message variable. *CANICULE EXCEPTIONNELLE. HYDRATEZ-VOUS. LIMITEZ VOS DÉPLACEMENTS.* Sous le panneau, trois kilomètres de véhicules à l'arrêt qui n'avaient pas choisi d'être là.

Marc Chassagne était garé — le mot *garé* était généreux, il était simplement immobile comme tout le monde — au volant de son Volvo FH blanc, chargé de quarante tonnes de carrelage en provenance d'un entrepôt de Valence à destination d'un chantier de Mâcon. Il était chauffeur depuis dix-neuf ans. Il avait quarante-quatre ans, un dos qui en avait

soixante, et la patience particulière des hommes qui passent leur vie sur les routes — une patience qui n'est pas de la résignation, plutôt une forme d'accord tacite avec le temps, une façon d'habiter l'attente sans se battre contre elle.

D'habitude.

Aujourd'hui la patience avait ses limites parce qu'il faisait quarante et un degrés et que la climatisation du Volvo, fidèle depuis deux cent mille kilomètres, avait choisi ce matin pour donner ses premiers signes de faiblesse — un souffle qui tiédissait par intermittence, une défaillance de rien du tout qui suffisait à transformer la cabine en serre tropicale dès que le camion s'arrêtait.

Marc avait baissé les deux vitres. L'air qui entrait était chaud comme l'air d'un four entre deux fournées.

Il avait bu sa deuxième bouteille d'eau depuis le départ de Valence. Il avait mangé son sandwich au thon à onze heures, trop tôt, et son estomac lui rappelait maintenant que c'était il y a trois heures. Il avait écouté la radio jusqu'à ce que le présentateur parle pour la cinquième fois de la canicule et de ses records historiques, et il avait éteint parce qu'il savait que c'était chaud, merci, il était dedans.

Devant lui, aussi loin que portait le regard, des toits de voitures et de camions luisaient sous le soleil blanc. Derrière lui, pareil. L'accident était quelque part devant — on avait entendu les sirènes vingt minutes plus tôt, deux, trois véhicules d'urgence qui avaient remonté la bande d'arrêt d'urgence en sens inverse. Maintenant plus rien, juste l'immobilité et la chaleur et le bruit des moteurs qu'on coupe les uns après les autres pour économiser le carburant.

Marc pensait à Sylvie.

Il pensait souvent à Sylvie sur la route — c'était l'avantage et l'inconvénient du métier, beaucoup de temps pour penser, beaucoup trop parfois. Sylvie avait quarante-deux ans, elle travaillait dans les ressources humaines d'une boîte logistique à Bron, elle faisait du

yoga le mardi soir et du tennis le samedi matin, et ils étaient mariés depuis seize ans avec la tranquillité confortable de deux personnes qui se connaissent par cœur et n'ont plus besoin de se le prouver.

C'est ce qu'il pensait.

Son téléphone sonna. Il décrocha sans regarder — les mains libres, réflexe de dix-neuf ans.

— Marc Chassagne ?

— Lui-même.

— Bonjour monsieur Chassagne, Alex Kovac, service client G-Life Mobilité. Je vous appelle concernant votre badge de télépéage Liber-t associé à votre compte professionnel. Vous avez reçu une notification de prélèvement ce matin — il y a une anomalie sur votre relevé que nous devons vérifier avec vous.

Marc soupira. Une anomalie. Ça voulait dire un doublon de facturation, ou un passage mal enregistré, ou un de ces microdysfonctionnements administratifs qui prenaient vingt minutes à régler et ne changeaient rien à rien.

— Allez-y, dit-il.

— Je vais vous lire les derniers passages enregistrés pour confirmation. Vous me dites si vous reconnaissez. Le 3 mars, A46, échangeur de Saint-Priest, 06h14 — c'est bien vous ?

— Oui, départ Bron vers Marseille.

— Le 7 mars, A7 sud, péage de Reventin, 07h02 ?

— Oui.

— Le 9 mars, A43, échangeur de Bourgoin-Jallieu, 19h47 ?

Marc réfléchit. Le 9 mars. Un samedi. Il était à la maison le 9 mars.

— Non, dit-il.

— Vous ne reconnaissez pas ce passage ?

— Je ne travaille pas le samedi. C'est le badge de ma femme, on a le même compte. Elle a une voiture avec le badge dessus.

— D'accord, je note. Le 12 mars, même échangeur de Bourgoin-Jallieu, 19h52 ?

Marc ne répondit pas immédiatement.

— C'était un mardi, dit Kovac.

— Je sais quel jour c'était, dit Marc.

Le mardi. Le yoga du mardi soir. Sylvie qui partait à dix-neuf heures et rentrait à vingt-et-une heures avec les cheveux encore humides de la douche de la salle de sport.

Bourgoin-Jallieu était à quarante kilomètres de Lyon.

— Continuez, dit Marc.

Kovac continua. Sa voix était celle de quelqu'un qui lit une liste — neutre, régulière, professionnelle. Il n'y avait aucune raison pour qu'il entende ce qu'il était en train de faire.

— Le 14 mars, échangeur de Bourgoin-Jallieu, 19h38. Le 16 mars, même échangeur, 20h04. Le 18 mars—

— C'est quoi à Bourgoin-Jallieu ? dit Marc.

— Pardon ?

— L'échangeur de Bourgoin-Jallieu. Il donne sur quoi ?

— Sur la N6, principalement. Il y a une zone commerciale, un hôtel ibis, un — pourquoi cette question, monsieur Chassagne ?

Marc ne répondit pas.

Devant lui la file ne bougeait toujours pas. Un homme était sorti de sa voiture, cent mètres devant, et regardait au loin avec la main en visière comme s'il pouvait voir quelque chose que les autres ne pouvaient pas. Le soleil tapait sur le toit du Volvo avec l'indifférence totale des choses qui n'ont pas à se justifier.

Seize ans.

Le yoga du mardi. Le tennis du samedi. Les cheveux humides. *Tu sens la pluie*, lui disait-il parfois en rentrant, et elle disait *c'est la douche du club* et il n'avait jamais pensé à vérifier s'il y avait une douche au club de yoga.

— Monsieur Chassagne ? Il y a d'autres passages à vérifier, si vous —

— Non, dit Marc. C'est bon.

— Vous les reconnaissez ?

— Oui.

— Parfait. L'anomalie concernait en fait un doublon sur le passage du 7 mars — vous avez été débité deux fois, on va vous rembourser la différence sous quarante-huit heures. C'est tout ce dont j'avais besoin.

— D'accord.

— Autre chose pour vous monsieur Chassagne ?

Le camion devant lui bougea de trois mètres. Marc avança de trois mètres. Le camion s'arrêta. Il s'arrêta.

— Non, dit-il. C'est tout.

— Bonne route alors. Et restez hydraté avec cette chaleur.

Marc raccrocha.

Il resta les deux mains sur le volant. Le moteur tournait au ralenti. L'air chaud entrait par les vitres ouvertes et ne rafraîchissait rien. Il regardait le toit de la voiture devant lui — une Clio bordeaux avec un autocollant *bébé à bord* sur la lunette arrière.

Il pensa à appeler Sylvie. Il pensa à ne pas appeler Sylvie. Il pensa qu'il avait encore cent quatre-vingts kilomètres jusqu'à Mâcon et que le chargement de carrelage attendait et que l'homme qui était sorti de sa voiture cent mètres devant était remonté dedans sans avoir rien vu de plus que les autres.

Il pensa à seize ans.

Il sortit son téléphone. Ouvrit le relevé de péage que Kovac venait de lui envoyer par email — tout y était, proprement formaté, dates, heures, lieux, montants. Une comptabilité parfaite. La vérité administrative d'une vie qui en cachait une autre, consignée en Times New Roman douze points.

Il le referma sans l'imprimer.

La file bougea. Cette fois pour de bon — lentement d'abord, puis plus franchement, le mouvement qui se propage de l'avant vers l'arrière comme un souffle. Marc passa la première, puis la deuxième. L'air qui entrait dans la cabine se mit à bouger, à fraîchir un peu, juste ce qu'il fallait pour respirer normalement.

Il roula.

Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire. Mais il savait que Mâcon d'abord. Le chargement d'abord. Et ensuite il verrait ce qu'on fait quand un homme qu'on n'a jamais rencontré vous lit d'une voix tranquille la liste de ce que vous ne vouliez pas savoir.

# Appel 07 - Clermont-Ferrand, France. 21 mars. 02h15.

Léa Masson avait vingt-six ans et elle connaissait cette rue.

C'est ce qu'on se dit toujours — je connais cette rue, ce quartier, cette ville. On y a marché cent fois, mille fois, de jour, de nuit, avec des amis, seule, sans y penser. La familiarité d'un lieu est une forme de confiance, et la confiance est une forme d'inattention, et l'inattention est ce que certaines nuits attendent.

Elle rentrait de chez Clara. Une soirée ordinaire — deux bouteilles de rosé entre amies, des rires, des confidences, le genre de soirée qui dure plus longtemps qu'on n'avait prévu parce que personne ne veut être la première à dire il faut que j'y aille. Il était minuit passé quand elle avait mis ses chaussures dans l'entrée de Clara, et deux heures passées maintenant, le temps d'attendre un Uber qui n'arrivait pas et de décider finalement que les quinze minutes à pied valaient mieux que l'attente.

Quinze minutes. Elle connaissait la rue.

La pierre de Volvic des façades du centre historique absorbait la faible lumière des lampadaires. Cette roche volcanique noire, celle qui avait construit Clermont pendant des siècles, celle dont les guides touristiques vantaient la singularité sombre et minérale — cette nuit elle recrachait la chaleur emmagasinée pendant la journée, quarante degrés qui s'étaient accumulés dans la pierre et qui rediffusaient maintenant dans l'air immobile des ruelles étroites. Même à deux heures du matin il faisait trente-deux degrés. La ville dormait mal, les fenêtres ouvertes sur rien, les draps repoussés.

Léa serrait son téléphone dans la main droite et ses clés dans la main gauche, le métal s'enfonçant dans sa paume — un réflexe appris, une précaution de femme qui marche seule la nuit, ce petit geste d'autodéfense dérisoire et nécessaire qu'aucun homme ne comprend vraiment parce qu'aucun homme n'a eu à l'apprendre.

Elle avait envoyé un message à Clara en partant. *Je rentre à pied, 15 min, je t'envoie un signe quand j'arrive.* Clara avait répondu un pouce levé. C'était le protocole entre elles depuis l'université — pas de panique, juste un signe, juste pour savoir.

Elle était à mi-chemin quand elle avait entendu les pas.

Derrière elle. Réguliers. Semelles épaisses sur les pavés. Clac. Clac. Clac.

Elle n'avait pas regardé — on apprend ça aussi, ne pas regarder, ne pas montrer qu'on a entendu, ne pas transformer une coïncidence en confrontation. Elle avait légèrement accéléré. Les pas avaient légèrement accéléré. Elle avait tourné dans la rue des Gras. Les pas avaient tourné dans la rue des Gras.

Son cœur faisait quelque chose d'inconfortable dans sa poitrine.

Elle pensait à la distance restante — deux rues, peut-être trois, son immeuble rue Fontgième avec le digicode 1947B et la minuterie du couloir qui mettait trois secondes à s'allumer. Elle pensait qu'elle était presque arrivée. Elle pensait qu'elle était idiote d'avoir peur. Elle pensait qu'elle n'était pas idiote d'avoir peur.

Son téléphone sonna.

Le son la fit sursauter — une vibration et une sonnerie simultanées dans sa main serrée, son propre téléphone qui lui faisait peur dans sa propre main. Elle vit l'écran. Numéro masqué.

Elle décrocha. Parce qu'elle avait besoin d'entendre une voix.

— Mademoiselle Masson ? Bonsoir, Alex Kovac, je vous appelle de la part de G-Life—

— Pas maintenant, dit-elle à voix basse.

— Je serai très bref, il s'agit de votre—

— J'ai dit pas maintenant.

Elle ne raccrocha pas. Elle ne savait pas pourquoi elle ne raccrocha pas. Peut-être parce que la voix était là, dans sa main, et que la voix

c'était quelqu'un, et que quelqu'un c'était mieux que personne.

Les pas derrière elle s'étaient rapprochés.

Kovac s'était tu. Il avait entendu quelque chose dans sa voix — les opérateurs apprennent ça, à entendre ce qui n'est pas dit, la texture d'une voix qui a peur.

— Mademoiselle Masson. Vous allez bien ?

Elle ne répondit pas. Elle marchait vite maintenant, presque en courant, les talons sur les pavés, et les pas derrière elle couraient aussi et la rue Fontgième était encore loin, trop loin, elle avait mal calculé, elle—

Le son que Kovac entendit ensuite n'avait pas de nom précis. Un choc. Un cri coupé net. Le téléphone qui tombait sur les pavés avec un claquement de verre — elle avait la coque fissurée depuis septembre, elle avait dit à sa mère qu'elle la ferait changer.

Puis des bruits. Kovac resta immobile à son bureau de Varsovie, le casque sur les oreilles, les yeux ouverts sur son écran qui affichait le dossier de Léa Masson, vingt-six ans, Clermont-Ferrand, contrat G-Life Santé souscrit en janvier. Il entendait des bruits qu'il ne voulait pas identifier et qu'il identifiait quand même parce qu'on ne peut pas ne pas comprendre ce qu'on comprend.

Il déclencha la géolocalisation. Son écran lui donna une adresse — rue des Gras, Clermont-Ferrand, 63000. Il appela le 17 sur sa deuxième ligne, donna l'adresse, dit ce qu'il entendait avec des mots aussi précis et aussi calmes qu'il pouvait les trouver. La voix du standardiste de police lui dit *on envoie une patrouille, restez en ligne*.

Il resta en ligne.

Il entendit des pas qui s'éloignaient — des semelles épaisses sur les pavés, rapides, qui tournaient quelque part et disparaissaient. Puis le silence. Le silence de Clermont-Ferrand à deux heures du matin, la chaleur dans les pierres noires, l'air immobile.

Puis une respiration.

Faible. Irrégulière. Le téléphone était resté ouvert sur les pavés à quelques centimètres d'elle et Kovac entendait cette respiration comme on entend quelque chose d'irréparable qui se défait.

Il parla. Il ne sut pas exactement ce qu'il dit — des mots pour remplir le silence, pour qu'elle sache qu'il y avait quelqu'un, que quelqu'un entendait, que les secours arrivaient, qu'elle n'était pas seule dans cette rue noire et chaude. Il dit *je suis là* parce que c'était la seule chose vraie qu'il pouvait dire depuis Varsovie.

La respiration continua. Puis elle changea de rythme.

Puis elle s'arrêta.

Kovac entendit, deux minutes plus tard, les sirènes qui arrivaient dans la rue des Gras. Des voix, des bruits de portières, des pas qui couraient. Une voix qui disait *merde* à voix basse avec la façon particulière qu'ont les policiers de dire ce mot quand ils arrivent trop tard et qu'ils le savent immédiatement.

Puis une autre voix qui demandait le SAMU.

Kovac était toujours en ligne. Il avait les deux mains à plat sur son bureau, de chaque côté du clavier, comme pour se stabiliser. Son écran affichait toujours le dossier — Léa Masson, vingt-six ans. Son contrat G-Life Santé incluait une clause d'assistance d'urgence, une

ligne médicale disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un suivi des constantes vitales si elle portait le bracelet connecté. Elle n'avait pas encore activé le bracelet. Elle avait coché la case *activation ultérieure* en janvier.

Une voix de policier s'approcha du téléphone sur les pavés. Il le ramassa. Vit la ligne ouverte.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Alex Kovac, G-Life Assistance. J'étais en ligne avec elle quand c'est arrivé. J'ai appelé le 17. J'ai l'adresse, j'ai l'heure, j'ai tout enregistré. Je vous envoie ce que vous avez besoin.

Un silence.

— Elle est morte, dit le policier. Le SAMU arrive mais—

— Je sais, dit Kovac.

Il raccrocha. Resta assis dans son bureau de Varsovie, le casque autour du cou, l'écran qui attendait. Il était deux heures vingt-deux du matin heure locale. Il avait encore quatre appels à passer avant la fin de son service.

Il ne les passa pas tout de suite.

Il resta là un moment, les mains à plat sur le bureau, à regarder le dossier ouvert. Léa Masson. Vingt-six ans. Contrat souscrit en janvier. Bracelet non activé.

Dehors, Varsovie dormait sous une chaleur qui n'en finissait pas.

À Clermont-Ferrand, dans la rue des Gras, la pierre de Volvic continuait de restituer sa chaleur dans l'air immobile de la nuit. Elle le ferait jusqu'à l'aube. Les pierres ne savent pas ce qui s'est passé contre elles. Elles gardent juste la chaleur. C'est tout ce qu'elles savent faire.

Clara attendait un message qui n'arriverait pas.

# *Appel 08 - Genève, Suisse. 22 mars. 09h03.*

Bernard Talbot n'avait pas chaud.

Il n'avait jamais chaud. C'était une caractéristique personnelle qu'il avait fini par considérer comme un trait de caractère — comme d'autres sont ponctuels, ou généreux, ou bons en mathématiques, Bernard Talbot n'avait pas chaud. Dix-neuf degrés. C'était la température de son appartement du quatrième étage de la résidence Lac-Leman, immeuble propriété d'un fonds de gestion immobilière lié aux Nations Unies, rue de Lausanne, Genève. Dix-neuf degrés en janvier, dix-neuf degrés en juillet, dix-neuf degrés en ce 22 mars où Genève suffoquait sous une canicule historique qui faisait fondre le bitume des quais et transformait le jet d'eau du lac en panache de vapeur.

Bernard le savait parce qu'il avait lu les rapports.

Il avait même rédigé certains des rapports. Vingt-deux ans au Programme des Nations Unies pour l'Environnement — le PNUE, bureau de Genève, département des projections climatiques régionales. Vingt-deux ans à compiler, analyser, synthétiser, rédiger. Des milliers de pages sur la hausse des températures moyennes, les événements extrêmes, les canicules de plus en plus fréquentes, de plus en plus intenses, de plus en plus meurtrières. Il avait écrit le mot *canicule* environ quatre mille sept cents fois dans sa carrière, selon une estimation qu'il n'avait

jamais faite mais qui lui semblait raisonnable.

Il n'en avait personnellement jamais vraiment vécu une.

Son bureau au Palais des Nations était à dix-neuf degrés. Sa voiture — une Volvo grise avec climatisation automatique réglée sur dix-neuf degrés — l'emmenait de son appartement au Palais en vingt-trois minutes. Les salles de conférence où il présentait ses travaux étaient climatisées. Les hôtels où il séjournait lors des COP, des sommets, des réunions d'experts à Bangkok, à Nairobi, à Mexico — climatisés. Il avait traversé le monde en costume-cravate sans jamais vraiment transpirer, portant sous le bras des rapports qui disaient que le monde brûlait.

Ce matin-là il était assis à son bureau — le bureau de chez lui, pas celui du Palais, il télétravaillait le vendredi depuis le covid et avait gardé l'habitude — avec son café, ses emails, et le rapport préliminaire sur la canicule européenne de mars qu'il devait valider avant midi. Dehors, par la fenêtre qu'il n'ouvrait jamais, le lac Léman scintillait sous un soleil blanc et brutal. Un jogger passait sur le quai en short, torse nu, rouge comme une écrevisse. Bernard le regarda avec la curiosité détachée d'un entomologiste observant un insecte inhabituel.

Son téléphone sonna.

— Monsieur Talbot ? Bonjour, Alex Kovac, G-Life. Je vous appelle concernant notre programme G-Life Domotique — gestion intelligente du logement face aux épisodes climatiques extrêmes. Avec la canicule actuelle, nous contactons les résidents genevois pour—

— Oui, dit Bernard.

Kovac marqua une micro-pause — il n'avait pas prévu que ce serait aussi simple.

— Vous êtes familier de notre offre ?

— Non. Mais je présume que vous proposez un système de régulation thermique du logement par intelligence artificielle, avec monitoring des températures intérieures et extérieures, optimisation des apports énergétiques et gestion automatisée des équipements de climatisation ou de ventilation.

Silence.

— C'est… exactement ça, dit Kovac. Vous travaillez dans le secteur ?

— Indirectement. Je suis climatologue à l'ONU.

— Ah. Alors vous mesurez mieux que quiconque l'intérêt d'un tel dispositif face aux épisodes de chaleur extrême.

— Absolument, dit Bernard. C'est un enjeu majeur de santé publique. Nos dernières projections indiquent une augmentation de la fréquence des canicules de plus de 40% d'ici 2050 dans le bassin méditerranéen élargi, avec des extensions significatives vers le nord. La surmortalité associée représente déjà—

— Tout à fait, dit Kovac qui sentait la conversation lui échapper doucement. Dans ce contexte, notre système permettrait justement de—

— Quelle est la plage de régulation de votre algorithme ?

— Pardon ?

— La plage de régulation thermique. Entre combien et combien de degrés votre système peut-il maintenir un logement ?

— Entre seize et vingt-huit degrés, avec une précision de—

— Dix-neuf degrés est dans la plage. Bien.

— Votre logement est actuellement à combien ?

— Dix-neuf degrés.

— Et… vous souhaitez le maintenir à dix-neuf degrés ?

— Oui.

— Il est actuellement à dix-neuf degrés.

— Oui.

Kovac prit une seconde.

— Votre système de climatisation actuel fonctionne bien, alors.

— Parfaitement. Il est géré par la régie de l'immeuble. Je n'ai pas accès au thermostat.

— Vous n'avez pas accès à votre propre thermostat ?

— Non. Il est dans une armoire technique au sous-sol. La régie s'en occupe. Je n'ai jamais eu à m'en préoccuper.

Silence sur la ligne. Bernard but une gorgée de café. Dehors le jogger avait disparu, probablement évacué par la chaleur ou par la honte.

— Monsieur Talbot, dit Kovac avec la patience de quelqu'un qui recalibre. Dehors il fait actuellement quarante et un degrés à Genève. Vous le saviez ?

— Oui. J'ai lu le bulletin ce matin. Record absolu pour un mois de mars dans le canton. Nos modèles l'avaient anticipé à dix-huit mois, nous étions dans la fourchette haute des projections.

— Et ça ne vous… affecte pas ?

Bernard regarda à nouveau par la fenêtre. Le lac. Le soleil blanc. Un couple sur un banc du quai qui s'éventait avec un journal gratuit. Une terrasse de café dont le personnel avait sorti tous les parasols et qui semblait quand même désertée.

— Je le vois, dit-il. Par la fenêtre.

— Vous voyez la canicule par la fenêtre.

— C'est une formulation approximative mais essentiellement correcte.

Kovac sembla réfléchir à quelque chose.

— Monsieur Talbot. Est-ce que vous sortez ?

— Pardon ?

— Est-ce que vous sortez de chez vous, en ce moment ? Avec cette chaleur ?

Bernard vérifia son agenda. Réunion par visioconférence à dix heures. Déjeuner de travail au Palais — navette climatisée à midi moins le quart. Retour en fin d'après-midi. Il n'avait pas prévu de sortir entre les deux.

— Pas avant midi, dit-il.
— Et quand vous sortez — vous ressentez la chaleur ?

— Brièvement. Entre la porte de l'immeuble et la voiture.
— C'est combien de mètres ?
— Une quinzaine.

— Quinze mètres, dit Kovac lentement. Vous êtes l'expert mondial de la canicule et vous l'expérimentez personnellement sur quinze mètres.

Bernard posa son café. Il y avait dans la voix de Kovac quelque chose qui n'était pas du jugement — plutôt de l'étonnement sincère, comme quelqu'un qui découvre une espèce rare.

— C'est une observation intéressante, dit-il. Et probablement juste.

— Vous ne trouvez pas ça… paradoxal ?

Bernard réfléchit. C'était une question à laquelle il n'avait jamais vraiment répondu — pas parce qu'il l'évitait, mais parce que personne ne la lui avait posée. Ses collègues vivaient dans les mêmes conditions. Ses supérieurs aussi. Ils produisaient des rapports sur une réalité qu'ils observaient à travers des données, des modèles, des graphiques — une réalité que d'autres vivaient dans leur corps, dans leur rue, dans leur lit la nuit quand la chaleur ne redescendait pas.

— C'est possible, dit-il enfin. Oui.

— Vous devriez sortir, dit Kovac.

— Pardon ?

— Sortir. Aujourd'hui. Pas pour aller à votre réunion. Juste sortir. Marcher un peu. Sentir ce dont vous parlez.

Un silence inhabituel s'installa — pas le silence d'une transaction commerciale suspendue, autre chose.

— Ce n'est pas vraiment dans vos attributions, dit Bernard. En tant qu'opérateur G-Life.

— Non, admit Kovac. Votre contrat domotique, je pense qu'on peut laisser tomber — vous n'en avez objectivement pas besoin. Mais je me permets quand même.

Bernard regarda le lac par la fenêtre. L'eau scintillait. Sur le quai,

un enfant courait vers la fontaine et mettait sa tête dessous. Sa mère riait. La scène était à vingt mètres de sa fenêtre et il regardait à travers une vitre à double vitrage dans un appartement à dix-neuf degrés.

— Bonne journée, monsieur Kovac.

— Bonne journée monsieur Talbot. Et pensez à vous hydrater — si jamais vous sortez.

Bernard raccrocha.

Il resta un moment devant son écran. Le rapport préliminaire attendait — quarante-deux pages sur la canicule européenne de mars, causes, projections, recommandations. Il l'ouvrit. Lut la première ligne. La referma.

Il se leva. Alla chercher sa veste — réflexe de vingt ans, on ne sort pas sans veste — et s'arrêta, la veste à la main.

Il la reposa sur le dossier de la chaise.

Il prit ses clés, son téléphone, et descendit les quatre étages à pied.

La porte de l'immeuble s'ouvrit.

La chaleur le frappa comme quelque chose de physique et de réel — un mur, une présence, quelque chose qui n'était pas dans les données, qui n'était pas dans les graphiques, qui n'était pas dans les quatre mille sept cents occurrences du mot *canicule* dans ses rapports. Quelque chose qui était juste là, contre sa peau, dans ses poumons, sur ses paupières.

Il resta sur le seuil trente secondes.

Puis il marcha vers le lac.

# *Appel 09 Buenos Aires, Argentine. 23 mars. 16h14.*

Dans le quartier de San Telmo, les façades gardaient leur chaleur comme des personnes rancunières.

Les vieux immeubles du *casco histórico* — stuc jauni, balcons de fer forgé, patios intérieurs où l'eau ne coulait plus depuis des jours — avaient absorbé la canicule semaine après semaine et la restituaient maintenant la nuit, les murs tièdes au toucher à trois heures du matin, les cours intérieures où l'air stagnait comme dans un four refroidi mais pas éteint. Quarante-trois degrés annoncés pour l'après-midi. Les journaux parlaient de *golpe de calor*, les médecins débordaient, le gouvernement avait ouvert des *refugios climatizados* dans les bibliothèques municipales et les centres sportifs, et la radio diffusait toutes les heures un message qui demandait aux citoyens de vérifier que leurs voisins âgés allaient bien.

Personne n'était venu vérifier que Carmen Alvarado allait bien.

Elle avait quatre-vingt-un ans et elle s'en était aperçue avec une netteté désagréable quand la canicule avait commencé, dix jours plus tôt — cette façon qu'a l'isolement de devenir visible seulement quand les circonstances deviennent difficiles. Le reste du temps on

appelle ça vivre seule, on appelle ça l'indépendance, on appelle ça j'ai mes habitudes et mes affaires et je n'ai besoin de personne pour m'apporter du lait. Et puis il fait quarante-trois degrés et le téléphone ne sonne pas et on comprend que l'indépendance et la solitude sont la même chose vue d'angles différents.

Les volets étaient clos depuis l'aube. C'était la technique des vieilles femmes de San Telmo — fermer avant que la chaleur entre, créer une obscurité fraîche et tenir dedans comme on tient un secret. L'appartement baignait dans une pénombre dorée, les lames des volets laissant passer des traits de lumière obliques qui traversaient le salon et découpaient les meubles en géographies précises. Un canapé recouvert d'un tissu fleuri qu'elle n'avait jamais changé. Une bibliothèque encombrée. Des photos dans des cadres sur le buffet — des visages qui avaient vieilli ou n'avaient pas eu le temps de vieillir. Un ventilateur sur pied qui oscillait avec la lenteur d'un métronome trop fatigué pour tenir le tempo.

Carmen était assise dans le fauteuil près de la fenêtre fermée, un verre d'eau posé sur l'accoudoir, un roman policier ouvert sur les genoux qu'elle ne lisait pas. Elle regardait les traits de lumière sur le parquet. Elle pensait à des choses sans les formuler vraiment — la façon dont la pensée fonctionne quand on a quatre-vingt-un ans et beaucoup de temps, une sorte de flottement intérieur, des visages et des noms et des dates qui remontent à la surface sans raison particulière et redescendent.

Elle pensait à Ernesto.

Elle pensait à Ernesto depuis plusieurs jours, sans savoir pourquoi. Peut-être la chaleur — il y avait eu un été comme ça, l'été de ses vingt-deux ans, un été torride et immobile où Buenos Aires sentait le goudron fondu et le jasmin des patios, et Ernesto était là. Ernesto Vidal, vingt-cinq ans, étudiant en droit, qui habitait deux rues plus loin et qui avait des mains grandes et une façon de rire qui prenait toute la place dans une pièce. Elle avait été amoureuse de lui avec la totalité d'elle-même, cette façon qu'on n'a qu'une fois, à vingt-deux ans, avant d'apprendre à se ménager.

Puis 1976 était arrivé.

La junte. Les disparitions. La peur qui s'installait dans les rues comme un autre habitant de la ville, invisible et présent partout. Ernesto était parti en mars — il avait dit quelques semaines, il avait

dit c'est provisoire, il avait dit je t'écrirai depuis Montevideo. Il n'avait pas écrit. Les semaines étaient devenues des mois, les mois des années, et Carmen avait fini par comprendre que partir était une forme d'abandon même quand c'était une forme de survie. Elle ne lui en avait pas voulu longtemps. Elle lui en avait voulu toute sa vie.

Elle avait épousé Roberto six ans plus tard. Un homme bien, discret, menuisier, qui aimait le football et faisait de très bonnes empanadas et ne prenait jamais toute la place dans une pièce. Ils avaient été heureux d'une façon tranquille et réelle. Roberto était mort en 2011 d'un cancer du poumon diagnostiqué trop tard, comme souvent avec les hommes qui ne se plaignent pas. Carmen lui avait tenu la main jusqu'au bout.

Elle n'avait plus jamais entendu parler d'Ernesto.

Le téléphone sonna.

Elle mit un moment à se lever — les genoux, la chaleur, le corps de quatre-vingt-un ans qui négocie chaque mouvement. Elle décrocha le combiné du téléphone fixe, celui que ses enfants lui demandaient depuis dix ans de remplacer par un portable et qu'elle gardait par principe.

— Allô ?

— Señora Alvarado ? Buenas tardes. Je m'appelle Alex Kovac, je vous contacte depuis le service de conformité de G-Life International.

Il parlait espagnol avec un accent européen qu'elle ne saurait pas nommer. Ça lui était égal.

— Je vous écoute.

— Je vous appelle concernant un contrat d'assurance-vie souscrit à votre nom — contrat numéro GL-1974-AR-00892. Il s'agit d'une mise à jour réglementaire obligatoire dans le cadre de la nouvelle loi de conformité financière internationale. J'ai besoin de vérifier avec vous quelques informations sur ce contrat avant le 31 mars.

— Un contrat d'assurance, dit Carmen. Je n'ai pas souscrit d'assurance-vie.

Un silence d'une seconde.

— Le contrat a été souscrit en votre nom en novembre 1976, señora Alvarado. Vous étiez la bénéficiaire désignée. Le souscripteur était un tiers.

Carmen ne dit rien.

— Vous n'en aviez pas connaissance ?

— Non, dit-elle lentement. Qui a souscrit ce contrat ?

— Je vais vous lire les informations du dossier, c'est la procédure pour ce type de vérification. Le contrat a été ouvert le 14 novembre 1976 auprès de la compagnie Atlántico Seguros, depuis rachetée par notre groupe. Souscripteur — Ernesto Miguel Vidal, né le 3 septembre 1951 à Buenos Aires. Bénéficiaire désignée — Carmen Rosa Mendoza, épouse Alvarado, née le—

— Arrêtez, dit Carmen.

Sa voix n'avait pas changé de volume. Elle avait juste changé de texture — quelque chose s'était posé dedans, quelque chose de lourd et d'immobile.

— Señora Alvarado ? Vous allez bien ?

— Continuez, dit-elle. Lisez-moi le dossier.

Kovac reprit. Sa voix était celle de quelqu'un qui lit des documents — neutre, méthodique — et qui ne voyait pas encore ce qu'il était en train de faire.

— Le contrat prévoyait des primes annuelles versées par le souscripteur. Les archives indiquent des versements réguliers de novembre 1976 jusqu'à… Kovac marqua une pause — jusqu'en février 2024. Le souscripteur est décédé le 17 février 2024 à Montevideo, Uruguay. Suite à son décès, le contrat est entré en phase de liquidation, ce qui déclenche la procédure de conformité qui nécessite votre—

— Quarante-huit ans, dit Carmen.

— Pardon ?

— De 1976 à 2024. Quarante-huit ans.

— C'est correct, dit Kovac. C'est un contrat de très longue durée, ce qui explique—

— Il est mort en février.

— Oui, señora. Le 17 février.

Carmen regarda les traits de lumière sur le parquet. Ils avaient bougé depuis tout à l'heure — la lumière se déplaçait, bien sûr, le soleil continuait son travail derrière les volets fermés, indifférent à ce qui se passait dans ce salon.

Ernesto était mort en février. Il y avait cinq semaines.

Et depuis novembre 1976 — depuis le mois où il était parti de Buenos Aires avec une valise et ses grandes mains et sa façon de rire qui prenait toute la place — il avait payé, chaque année, pour qu'elle soit protégée. Sans lui dire. Sans attendre de réponse. Sans demander de gratitude ou de pardon ou quoi que ce soit.

Juste les primes. Régulièrement. Quarante-huit ans.

— Kovac, dit-elle.

— Oui señora ?

— Est-ce qu'il y a autre chose dans le dossier ?

Une pause. Elle l'entendit faire défiler des pages.

— Il y a une clause testament associée au contrat. C'est rare pour ce type de produit — une disposition ajoutée en 1987 qui prévoit qu'en cas de liquidation du contrat, une lettre déposée en séquestre auprès de notre groupe devait être transmise à la bénéficiaire. Je vais vous la faire parvenir par—

— Lisez-la moi.

— Señora, ce n'est pas tout à fait la procédure pour—

— Kovac. Lisez-la moi.

Il y eut un silence. Kovac qui hésitait, puis qui comprenait quelque chose — peut-être pas tout, mais suffisamment.

— D'accord, dit-il doucement.

Elle entendit le froissement d'un document qu'on ouvre — ou peut-être le cliquetis d'un fichier qu'on déverrouille, elle ne savait pas comment ça fonctionnait.

Kovac lut.

La lettre était courte. Trois paragraphes en espagnol, écrits à la machine, probablement dans les années quatre-vingt à en juger par

la formulation. Kovac lisait avec soin, sans se presser, et sa voix étrangère portait les mots d'Ernesto Vidal comme on porte quelque chose de fragile qu'on ne veut pas laisser tomber.

Il disait qu'il n'était pas parti parce qu'il voulait partir. Il disait qu'il avait eu son nom sur une liste et qu'un ami l'avait prévenu la nuit avant et qu'il avait eu deux heures pour prendre une décision qu'il regrettait depuis sans la regretter vraiment parce qu'il était vivant et que vivant il avait au moins pu faire ça — ce contrat, ces primes, cette façon de rester à côté d'elle sans qu'elle le sache. Il disait qu'il avait essayé de revenir en 1984 quand la démocratie était revenue, qu'il avait pris un bus jusqu'à Buenos Aires et qu'il était resté assis trois heures dans un café de la rue Corrientes sans trouver le courage de sonner à sa porte parce qu'il avait appris qu'elle avait épousé quelqu'un de bien et qu'il n'avait pas voulu être l'homme qui défait ce que quelqu'un de bien a construit. Il disait qu'il espérait que Roberto avait été à la hauteur. Il disait qu'il n'avait jamais cessé.

La dernière phrase était courte.

*Si tu lis ça, c'est que tu es encore là. J'en suis content.*

Kovac se tut.

Le ventilateur oscillait. Les traits de lumière avaient glissé jusqu'au pied du buffet.

Carmen Alvarado, quatre-vingt-un ans, restait assise dans son fauteuil près de la fenêtre close, le verre d'eau sur l'accoudoir, le roman policier tombé quelque part par terre sans qu'elle l'ait entendu tomber.

Elle ne pleurait pas encore. Elle était dans cet espace d'avant — quand quelque chose d'immense vient d'arriver et que le corps ne sait pas encore comment y répondre, comme le silence entre l'éclair et le tonnerre.

— Kovac, dit-elle enfin.

— Je suis là, dit-il.

— Il a eu une belle vie, vous croyez ? À Montevideo ?

Kovac ne répondit pas immédiatement. Elle l'imagina dans son bureau quelque part en Europe, devant ses écrans, tenant une lettre morte entre les mains.

— Je ne sais pas, dit-il honnêtement. Le dossier ne dit pas ça.

— Non, dit-elle. Bien sûr.

Un silence paisible, presque.

— Je vais vous envoyer l'ensemble des documents, señora Alvarado. Pour la procédure de liquidation, vous aurez besoin de—

— Plus tard, dit-elle. Tout ça, plus tard.

— Bien sûr.

— Kovac — merci de m'avoir lu cette lettre. Ce n'était pas dans votre procédure.

— Non, dit-il. Ce n'était pas dans la procédure.

— Bonne fin de journée.

— Bonne fin de journée señora. Restez au frais.

Elle raccrocha. Posa le combiné sur ses genoux. Regarda le buffet — les photos dans leurs cadres, Roberto jeune avec sa moustache du dimanche, les enfants petits sur une plage de Mar del Plata, sa propre mère qu'elle avait fini par ressembler sans s'en rendre compte.

Pas de photo d'Ernesto. Elle en avait eu une, autrefois. Elle ne savait plus ce qu'elle en avait fait.

Elle se leva lentement, alla jusqu'à la fenêtre, et ouvrit les volets.

La chaleur entra d'un coup, brutale et réelle. La rue de San Telmo dans la lumière de fin d'après-midi — les façades jaunes, un enfant sur un vélo, deux femmes qui parlaient sous un auvent, le bruit de la ville qui continuait son affaire.

Carmen resta là, debout dans la chaleur, les yeux dans la lumière.

Ernesto Vidal avait payé pendant quarante-huit ans pour qu'elle soit protégée.

Elle était encore là.

Il en était content.

# *Appel 10 Ouessant, Finistère, France. 24 mars. 03h47.*

La mer n'avait pas de couleur cette nuit-là.

Elle avait une texture — noire, épaisse, en mouvement constant, des crêtes d'écume blanche arrachées par le vent qui faisait hurler les haubans comme quelque chose de vivant et de furieux. Force 9 annoncée, force 10 ressentie, la différence entre les deux étant surtout une question de position — sur le quai ou dedans. Le *SNS 087 Ville de Brest* tanguait dans le chenal du Four avec ses quarante-sept pieds d'acier orange, ses moteurs à pleine puissance, et ses six hommes d'équipage accrochés à ce qu'ils pouvaient.

Trois heures du matin. Un voilier en perdition à quatre milles dans le nord-ouest — un Irlandais parti de Dún Laoghaire cinq jours plus tôt pour une traversée en solitaire, dont la balise de détresse avait été activée à deux heures vingt-deux. Le Cross Corsen avait déclenché l'alerte. Le *087* était sorti.

Luc Kermarrec avait quarante-trois ans et il était sur ce bateau depuis dix-huit ans — d'abord comme équipier, maintenant comme patron. Boulanger de métier, il ouvrait sa boulangerie de Lannilis à

cinq heures du matin six jours sur sept, et les nuits où le téléphone sonnait il laissait la pâte à lever toute seule et il y allait. Sa femme Nathalie ne lui avait jamais demandé de choisir entre les deux. C'était une des raisons pour lesquelles il l'aimait.

Il était à la barre, debout, les deux mains serrées sur la roue, les yeux dans le noir devant lui. La pluie horizontale fouettait la vitre du poste de pilotage. Les essuie-glaces battaient à toute vitesse sans convaincre vraiment. Sur l'écran radar, un point clignotait — le voilier, ou ce qu'il en restait, à trois milles et demi maintenant.

— Patron, dit Yann depuis la radio. Cross Corsen confirme un seul homme à bord. Soixante-deux ans. Nom : Brendan Cahill.

— État ?

— Pas de réponse VHF depuis une heure. La balise est toujours active.

Luc hocha la tête sans répondre. Vivant ou inconscient, les deux hypothèses étaient dans la pièce avec eux depuis le départ du port. Dans ce genre de mer, la différence entre les deux pouvait se jouer à vingt minutes.

Les cinq autres hommes de l'équipage étaient à leurs postes — Yann à la radio, Pierrick et Malo en combinaison de survie prêts pour la mise à l'eau du canot pneumatique, Gilles au moteur, Ronan à la veille visuelle sur le pont avant, penché dans le vent comme quelqu'un qui aurait décidé de se battre contre lui à mains nues.

La mer prit le bateau par le travers et le coucha de quinze degrés. Luc corrigea sans réfléchir, les mains et les pieds qui connaissaient ce travail par cœur depuis assez longtemps pour ne plus avoir besoin du cerveau.

Il pensait à Brendan Cahill. Soixante-deux ans, traversée en solitaire, parti d'Irlande en mars. Il imaginait un homme de cet âge qui avait décidé de faire quelque chose de grand ou de fou ou les deux, et qui se retrouvait maintenant dans le noir quelque part devant eux, dans une mer qui ne faisait pas de cadeau aux décisions héroïques.

Son téléphone vibra dans la poche de sa veste de quart.

Il l'ignora.

Il vibra à nouveau. Puis une troisième fois.

— Yann, cria-t-il par-dessus le bruit des moteurs. Tu m'appelles ?

— Non patron.

Luc sortit le téléphone. L'écran était mouillé malgré la veste imperméable — il essuya avec son pouce. Numéro masqué. Il allait remettre le téléphone dans sa poche quand il vit le message qui avait précédé les appels manqués — un SMS, envoyé vingt minutes plus tôt, qu'il n'avait pas senti arriver.

*Monsieur Kermarrec, G-Life Santé. Veuillez rappeler de toute urgence le 00 48 22 — concerne votre dossier médical. Résultats reçus ce soir.*

Il regarda l'écran deux secondes. Remit le téléphone dans sa poche.

Le radar montrait deux milles et demi.

— Ronan ! cria-t-il. Tu vois quelque chose ?

— Rien encore !

Deux milles. La mer continuait son travail — indifférente, mécanique, sans opinion sur ce qui se passait dedans. Une vague prit le *087* par la proue et l'aspergea d'une tonne d'eau noire. Luc sentit le choc dans ses mains, dans ses jambes, dans les dents.

Le téléphone vibra encore.

Cette fois il décrocha. Il ne savait pas pourquoi — peut-être parce que le mot *urgence* dans le SMS avait fini par traverser le mur de concentration qu'il avait construit autour de lui depuis le départ du port.

— Kermarrec.

— Monsieur Kermarrec ? Alex Kovac, G-Life Santé. Je suis désolé de vous appeler à cette heure, j'ai vu que vous n'aviez pas répondu aux —

— Je suis en intervention. Qu'est-ce qu'il y a ?

Une pause. Kovac entendait le bruit — les moteurs, le vent, la mer. Il recalibrait.

— Vos résultats d'examens sont arrivés ce soir. Il y a une anomalie sur votre bilan cardiaque que notre médecin référent souhaitait vous signaler rapidement. Une irrégularité du rythme détectée lors de votre dernière séance de monitoring — ça s'appelle une fibrillation auriculaire paroxystique. Ce n'est pas une urgence vitale immédiate, mais le médecin recommande que vous—

— Patron ! La voix de Ronan depuis le pont avant, arrachée par le vent. Je le vois ! Deux cents mètres, tribord !

— Kovac, dit Luc. Je rappelle dans une heure.

— Monsieur Kermarrec, je dois vous dire que le médecin déconseille formellement les efforts physiques intenses jusqu'à—

— Dans une heure.

Il remit le téléphone dans sa poche. Tourna la barre à tribord, yeux rivés sur l'écran radar, sur le point qui grossissait. Le voilier apparut dans le faisceau du projecteur — un First 40 couché sur le flanc, le mât encore debout par miracle, une voile déchirée qui claquait comme un coup de feu dans le vent.

— Pierrick, Malo — à vos postes !

Les deux hommes se mirent en mouvement sur le pont. Le canot pneumatique se déploya. La procédure commença — celle qu'ils avaient répétée cent fois, celle qui ne ressemblait jamais tout à fait aux répétitions parce que la mer réelle n'avait pas lu le manuel.

Luc manœuvra pour se mettre sous le vent du voilier, moteurs au minimum pour tenir la position dans le clapot. Les vagues soulevaient le *087* et le reposaient avec l'indifférence d'une main géante qui jouerait avec quelque chose de petit. Son cœur battait fort — il le sentait dans sa gorge, dans ses tempes. Il battait toujours fort dans ces moments-là. Il n'avait

jamais su si c'était de l'adrénaline ou de la peur ou la même chose avec deux noms différents.

Il sentait son cœur battre et pensait maintenant à ce mot. Fibrillation. Un mot qu'il n'avait jamais eu à connaître avant ce soir.

— Il est là ! cria Malo depuis le canot. Il est dans le cockpit, il répond !

Vivant. Quelque chose se défit dans la poitrine de Luc — ce nœud qu'on fait sans s'en rendre compte en quittant le port, ce nœud qui ne se défait qu'une fois qu'on sait.

Les vingt minutes qui suivirent furent du travail pur — récupérer Brendan Cahill du cockpit de son voilier, le passer sur le canot, le ramener à bord du *087*, l'allonger dans la cabine médicale, évaluer. Hypothermie modérée, choc, une côte fêlée probablement, rien d'irréparable. Yann appela le Cross Corsen. Ronan prépara les couvertures de survie. Le voilier fut laissé sur ancre flottante — on reviendrait le chercher au jour.

Luc reprit la barre pour le retour. La mer n'avait pas changé d'humeur.

Dans la cabine, il entendait la voix de Brendan Cahill — rauque, épuisée, avec un accent irlandais épais comme une couverture de laine — qui répondait aux questions de Yann. Il disait qu'il avait soixante-deux ans et qu'il avait toujours voulu faire cette traversée et

qu'il la referait. Yann disait *bien sûr* avec le ton de quelqu'un qui ne le croit pas du tout.

Le téléphone de Luc vibra une dernière fois dans sa poche.

Cette fois c'était un message de Kovac. Trois lignes.

*Je comprends que vous êtes en intervention. Je vous laisse les coordonnées du médecin. Une chose importante : la fibrillation que nous avons détectée est traitable et ne remet pas en cause votre activité si elle est prise en charge. Mais elle doit l'être. Bonne nuit monsieur Kermarrec. Bon courage pour ce que vous faites.*

Luc lut le message deux fois. Regarda par la vitre la mer noire qui s'ouvrait devant lui.

Fibrillation auriculaire. Son cœur qui battait faux depuis combien de temps sans qu'il le sache — des semaines, des mois peut-être, pendant qu'il pétrissait sa pâte à cinq heures du matin et sortait dans des mers comme celle-ci et portait des hommes à bout de bras dans le noir.

Il pensa à Nathalie. Il pensa à la tête qu'elle ferait demain matin quand il rentrerait et qu'il lui dirait. Il pensa qu'il avait intérêt à rentrer pour pouvoir lui dire.

— Yann, dit-il. Tu prends la barre cinq minutes.

Il descendit dans la cabine. Brendan Cahill était allongé, les yeux ouverts, les lèvres encore bleues mais moins. Il le regarda entrer.

— C'est vous le patron ? dit-il en français approximatif.

— Oui.

— Merci, dit l'Irlandais. Simplement.

Luc s'assit sur le banc en face de lui. Dehors la mer cognait contre la coque avec régularité, comme quelqu'un qui frappe à une porte sans se décourager.

— Vous avez de la famille qui vous attend ? demanda Luc.

— Une fille. À Dublin.

— Appelez-la quand on sera au port. Ce soir, pas demain.

Brendan le regarda. Comprit peut-être quelque chose dans le ton — ce qu'on entend quand quelqu'un qui vient de recevoir une nouvelle

parle d'appeler les gens qu'on aime ce soir plutôt que demain.

— Et vous ? dit l'Irlandais.

Luc regarda ses mains sur ses genoux. Des mains de boulanger, larges et farineuses même propres, les mêmes qui tenaient la barre depuis dix-huit ans dans toutes les mers du Finistère.

— Moi aussi j'ai quelqu'un à appeler, dit-il.

Il remonta à la barre. Il reprit la route du port. La mer commençait, imperceptiblement, à se calmer — ou peut-être c'était lui.

À Lannilis, la pâte levait toute seule dans la boulangerie fermée. Nathalie dormait. Dans quatre heures il serait là.

Il avait quelque chose à lui dire.

# *Appel 11 Paris, 11ème arrondissement. 25 mars. 14h22.*

L'appartement sentait la vie des autres.

C'est toujours comme ça — Brian le savait depuis quinze ans de métier. Chaque appartement vide a son odeur propre, un mélange de lessive, de cuisine froide, de parfum qui traîne, parfois de tabac ou de vieux bois, quelque chose d'intime et d'involontaire que les gens laissent derrière eux sans savoir qu'ils le laissent. Brian Belkacem avait trente-huit ans et il avait appris à lire les appartements comme d'autres lisent les visages — vite, précisément, en cherchant ce qui compte.

Celui-ci était bien. Pas ostentatoire — bien. Troisième étage rue de la Roquette, immeuble haussmannien, parquet en point de Hongrie, bibliothèque du sol au plafond dans le salon, cuisine rénovée avec goût, deux chambres dont une manifestement occupée par un enfant de huit ou dix ans à en juger par les dessins punaisés au mur et le désordre savant des Lego sur le bureau. Des gens avec de l'argent et de la culture et un enfant qui construisait des vaisseaux spatiaux. Brian avait regardé les dessins une seconde de trop et il s'était forcé à passer dans la chambre des parents.

Dehors Paris cuisait.

Quarante-deux degrés — record absolu pour la capitale, avait dit la voix dans l'oreillette de son complice Kévin qui faisait le guet en bas, sur le trottoir, avec une bouteille d'eau et un chapeau de paille qui le faisait ressembler à un touriste convaincu. La canicule avait vidé la ville comme une pompe — les gens partis en vacances anticipées, les immeubles déserts, les rues qui ondulaient sous la chaleur blanche. C'était pour ça qu'ils travaillaient en mars cette année, ce qui était inhabituellement tôt. La canicule avait tout changé — les habitudes, les calendriers, la façon dont les villes se vidaient.

Bonne période pour le métier. Mauvaise période pour tout le reste.

Brian travaillait méthodiquement. Il avait son sac à dos ouvert sur le lit — côté Madame, il le savait aux crèmes sur la table de nuit, à la pile de romans policiers, au peignoir derrière la porte. Il prenait ce qui avait de la valeur et du volume raisonnable : une montre dans le tiroir de la table de nuit, une enveloppe avec des billets — sept cents euros, des économies domestiques, le genre de chose qu'on cache sous les pulls —, deux bracelets et un collier dans une boîte à bijoux en bois rouge. Rien d'extravagant. Il n'emportait jamais les photos, jamais les médicaments, jamais les jouets des enfants. C'était sa ligne. D'autres n'en avaient pas.

Il était dans le couloir, sac sur le dos, quand le téléphone sonna.

Le fixe. Un vieux combiné sans fil sur son socle dans l'entrée, anachronique dans cet appartement par ailleurs moderne. Brian s'arrêta net. Une sonnerie, deux. Kévin dans l'oreillette : *c'est quoi ce bordel, tu décroches pas hein.*

Non. Évidemment non. On ne décroche pas.

Trois sonneries. Quatre.

Le répondeur se déclencha. Une voix de femme, jeune, gaie — enregistrée dans une autre vie, une vie normale d'avant ce mardi — *Vous êtes bien chez Sophie et Thomas, laissez-nous un message.*

*Madame Forestier ? Bonjour, Alex Kovac, je vous appelle de la part de G-Life Santé—*

Brian avait le sac sur le dos et la main sur la poignée de la porte d'entrée.

*—concernant votre contrat d'assistance famille. Je voulais m'assurer que vous aviez bien reçu notre message de ce matin. Rappellez-nous dès que possible au—*

Brian décrocha.

Il ne sut pas pourquoi. Ce fut un geste d'une seconde, avant la pensée — la main qui lâche la poignée et prend le combiné. Peut-être le mot *famille*. Peut-être autre chose.

— Allô, dit-il.

Un silence d'une demi-seconde.

— Monsieur Forestier ?

— Oui, dit Brian.

Sa voix était calme. Il avait appris ça aussi, au fil des années — rester calme quand ça ne devrait pas être possible.

— Bonjour monsieur Forestier. Alex Kovac, G-Life Santé. Je suis désolé de vous déranger, je voulais m'assurer que vous aviez reçu notre message concernant votre épouse.

— Quel message ? dit Brian.

— Nous avons été contactés ce matin par l'hôpital Saint-Antoine dans le cadre du protocole d'assistance G-Life. Votre femme, Sophie Forestier, a été admise aux urgences hier soir — elle est actuellement en soins intensifs. Notre contrat famille prévoit une assistance administrative dans ce cas, et nous voulions vous proposer—

— Attendez, dit Brian.

— Je comprends que c'est un moment difficile, monsieur Forestier. Si vous êtes déjà au courant et que—

— Soins intensifs pour quoi ?

Une pause.

— Un coup de chaleur sévère. Elle a été trouvée hier soir dans la rue, inconsciente. Les secours sont intervenus rapidement mais son état reste préoccupant ce matin selon les informations que nous avons. Le médecin référent nous a indiqué que—

— Et le gamin ? dit Brian.

Il l'avait dit avant de réfléchir. *Le gamin.* Pas *notre fils*, pas *mon fils*. Kévin dans l'oreillette avait dû entendre et se demandait sûrement ce qui se passait là-haut.

— L'enfant ? répéta Kovac. Il n'est pas mentionné dans le dossier — je suppose qu'il est avec de la famille ?

— Je sais pas, dit Brian.

Un silence.

— Monsieur Forestier, dit Kovac avec une prudence nouvelle dans la voix. Vous allez bien ?

Brian regarda l'appartement autour de lui. Le couloir, la bibliothèque visible depuis l'entrée, les photos punaisées sur le frigidaire — Sophie et Thomas et un gamin de huit ans avec des lunettes rondes et un sourire de travers, sur une plage quelque part, heureux avec la simplicité des gens qui ne savent pas encore que le bonheur est fragile.

Le sac sur son dos pesait sept cents euros en billets, une montre, deux bracelets et un collier en or.

— Kovac, dit-il.

— Oui monsieur Forestier.

— Elle est dans quel service exactement, à Saint-Antoine ?

— Réanimation 2B, selon nos informations. Mais je vous conseille d'appeler directement le service pour avoir un état actualisé, nous n'avons pas accès en temps réel aux—

— C'est bon. Merci.

— Pour l'assistance administrative, on peut—

— Plus tard.

Il raccrocha. Resta immobile dans le couloir. Kévin dans l'oreillette : *Brian. Brian t'es où. On se tire.*

Il ne répondit pas.

Il ouvrit son sac. Sortit l'enveloppe — les sept cents euros — et la reposa sur la console de l'entrée, là où il l'avait trouvée. Sortit les bracelets. Le collier. Les posa à côté.

Garda la montre. Il était humain, pas un saint.

Il regarda les photos sur le frigidaire encore une seconde. Le gamin aux lunettes rondes. Il espérait qu'il était chez les grands-parents ou chez un copain, qu'il ne savait pas encore pour sa mère, qu'il avait huit ans et un vaisseau spatial en Lego à finir et que ça pouvait attendre encore un peu.

— Kévin, dit-il dans l'oreillette. Je descends.

— T'as quoi ?

— Pas grand-chose.

Il sortit de l'appartement, tira la porte derrière lui avec soin — la même attention qu'à l'entrée, sans claquer, sans laisser de trace inutile. Il descendit les trois étages à pied, poussa la porte de l'immeuble.

La chaleur de Paris le frappa comme un mur.

Kévin l'attendait avec son chapeau de paille et son air de touriste convaincu. Il regarda le sac, jaugea le poids, comprit que quelque chose n'avait pas marché comme prévu.

— C'est quoi l'histoire ? dit-il en marchant.

— Rien, dit Brian. Mauvaise adresse.

Ils tournèrent dans la rue Keller. Le soleil tapait sur les pavés. Un homme arrosait ses géraniums depuis un balcon du deuxième étage avec l'air coupable de quelqu'un qui sait que c'est interdit par les restrictions d'eau mais qui le fait quand même.

Brian pensait à l'hôpital Saint-Antoine. Réanimation 2B. Une femme qu'il n'avait jamais rencontrée, dans un lit qu'il ne verrait jamais, dans un service où Thomas Forestier allait arriver — en courant peut-être, ou en taxi depuis son bureau, le visage défait de quelqu'un qui a reçu le coup de fil qu'on ne veut pas recevoir.

Thomas Forestier allait rentrer chez lui ce soir et trouver la porte fermée, les affaires en place, l'enveloppe sur la console.

Presque tout en place.

Brian porta la main à sa poche. La montre était là, petit poids de rien du tout, métal tiède contre ses doigts.

Il marcha encore vingt mètres.

S'arrêta.

— J'ai oublié un truc, dit-il à Kévin.

— Quoi ?

— Deux minutes.

Il fit demi-tour.

# *Appel 12 Vichy, Allier, France. 26 mars. 15h18.*

Le parc des Sources avait cette qualité rare des endroits qui ont appris à ne pas se presser.

Les galeries couvertes longeaient les allées de leur architecture Belle Époque — fer forgé peint en vert, verrières poussiéreuses qui tamisaient la lumière en quelque chose de doux et d'indécis. Les marronniers avaient commencé à perdre leurs feuilles malgré la saison — la canicule avait brouillé les repères, les arbres ne savaient plus très bien où ils en étaient, ils lâchaient leurs feuilles comme des choses dont ils n'étaient plus sûrs d'avoir besoin. Elles tombaient lentement, sans vent, avec la résignation des choses qui ne peuvent pas faire autrement.

Quelques curistes marchaient entre les fontaines. Pas beaucoup — la chaleur avait vidé même Vichy de ses habitués, ces retraités qui venaient chaque année boire les eaux et marcher à petits pas et croire que ça arrangeait quelque chose. Ceux qui restaient avançaient avec une lenteur appliquée, comme si la vitesse avait été officiellement déconseillée ici, comme si Vichy avait toujours su que certaines choses demandent du temps et que le temps demande qu'on s'assoie.

Madeleine Aubert s'assit sur son banc à quinze heures dix-huit, comme chaque mercredi.

Quatre-vingt-onze ans, manteau beige malgré la chaleur — elle avait toujours froid depuis des années, un froid intérieur que les températures extérieures ne semblaient plus atteindre. Canne fine en frêne, sac en cuir marron foncé posé sur les genoux. Dos droit avec l'obstination des femmes de sa génération pour qui se tenir droite était une forme de résistance, la dernière peut-être, celle qu'on garde quand tout le reste a cédé.

Le banc était près de la source Chomel. L'eau sortait de la fontaine avec son bruit régulier et minéral, indifférente aux saisons et aux années et aux gens qui venaient s'asseoir à côté d'elle depuis un siècle. Madeleine aimait ce bruit. Il ne lui demandait rien.

Elle ouvrit son sac. Sortit la photographie.

Elle la regardait depuis si longtemps que le papier avait pris la forme de ses mains — les bords arrondis, une légère usure aux coins, la surface un peu mate là où ses pouces s'étaient posés des milliers de fois. Un jeune homme en uniforme. Souriant avec la certitude tranquille des gens qui n'ont pas encore compris que le monde peut leur donner tort. Casquette sous le bras. Les yeux clairs, très clairs, d'une clarté qui n'avait pas besoin de se justifier.

Au dos, une écriture soignée à l'encre noire, légèrement fanée.

*Klaus — Vichy, juillet 1942.*

Madeleine avait dix-neuf ans en juillet 1942. Elle travaillait comme secrétaire dans un hôtel du centre que les Allemands avaient réquisitionné pour leurs services administratifs — l'hôtel du Parc, beau bâtiment face à l'Allier, où les couloirs sentaient la cire et la discrétion et où on apprenait très vite à ne pas regarder certaines choses en face. Elle tapait des lettres. Elle classait des dossiers. Elle ne regardait pas certaines choses en face.

Et puis Klaus était arrivé avec ses yeux clairs et son français impeccable et sa façon de s'excuser quand il prenait trop de place, ce qui était rare et remarqué. Il avait vingt-trois ans. Il venait de Munich. Il aimait Verlaine et le café trop chaud et il riait d'une façon qui donnait l'impression qu'il avait découvert quelque chose que les autres ne voyaient pas encore.

Elle n'avait jamais raconté ça à personne.

Pas à sa mère, morte en 1971 sans savoir. Pas à Henri, son mari, mort en 1998 avec ses propres secrets bien rangés. Pas à ses enfants — deux fils, trois petits-enfants, une arrière-petite-fille qui s'appelait Lucie et qui avait six ans et regardait les tablettes avec des yeux grands comme des soucoupes. Pas à son médecin, pas à son prêtre, pas à la voisine avec qui elle prenait le thé le jeudi depuis vingt ans.

Klaus était reparti en octobre 1942. Il avait dit qu'il lui écrirait. Elle avait attendu. Il n'avait pas écrit. Elle avait appris après la guerre par des voies obliques et douloureuses qu'il était mort quelque part sur le front de l'Est en février 1943, dans une plaine dont elle n'arrivait pas à prononcer le nom.

Elle avait pleuré seule dans sa chambre. Elle n'avait dit à personne

pourquoi elle pleurait.

Et elle avait gardé la photo.

Quatre-vingt-deux ans. Elle avait gardé la photo quatre-vingt-deux ans avec la fidélité têtue des sentiments qui n'ont nulle part où aller, ces sentiments qu'on ne peut ni offrir ni jeter et qu'on finit par porter comme une valise dont on a perdu la clé.

Son téléphone vibra dans son sac.

Elle mit un moment à le trouver — il glissait toujours au fond, entre le mouchoir et le carnet d'adresses qu'elle gardait par habitude même si presque tous les noms dedans étaient des morts. Numéro masqué. Elle décrocha avec la précision lente de ses doigts noueux.

— Allô ?

— Madame Aubert ? Bonjour, Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle concernant votre abonnement G-Life Mémoire — votre contrat arrive à échéance le 31 mars et je voulais vous présenter nos options de renouvellement.

— G-Life Mémoire, dit Madeleine.

— Oui madame. Vous avez souscrit il y a trois ans à notre service d'archivage personnel — numérisation de photos, de correspondances, de documents familiaux. Tout est conservé sur nos serveurs sécurisés. En cas de non-renouvellement, vous avez trente jours pour récupérer vos données avant—

— Mes fils ont fait ça, dit-elle. Pour mes affaires. Je n'ai pas très bien compris à l'époque.

— C'est souvent le cas, dit Kovac avec une douceur professionnelle. Vos fils ont numérisé vos archives familiales et les ont confiées à notre service pour les préserver. Photos, lettres, documents. Tout est là, intact.

Madeleine regarda la source Chomel. L'eau sortait, régulière, indifférente.

— Tout, répéta-t-elle doucement.

— Tout ce qui nous a été confié, oui.

Elle resta un moment silencieuse. Une feuille de marronnier se détacha d'une branche au-dessus d'elle et descendit en tournant

lentement, comme si elle hésitait, comme si elle cherchait où se poser.

— Monsieur Kovac. Votre service — est-ce qu'il peut effacer quelque chose ?

Une micro-pause.

— Bien sûr madame. Vous avez le droit de suppression sur l'ensemble de vos données. Quel type de document souhaitez-vous —

— Un souvenir, dit Madeleine.

Le silence sur la ligne dura deux secondes. Kovac cherchait la bonne case dans son formulaire, la bonne catégorie pour *un souvenir*.

— Si vous pouvez me préciser le type de fichier — une photo, une lettre, un—

— Une photo, dit-elle. Une seule.

— Je peux la supprimer de nos serveurs immédiatement si vous me donnez le nom du fichier, ou je peux vous envoyer un lien pour accéder à votre espace et—

— Supprimez-la, dit Madeleine. Je ne connais pas le nom du fichier. C'est un jeune homme en uniforme. C'est tout ce que je peux vous dire.

Une pause.

— Je vais transmettre la demande au service archives, madame. Ils identifieront le fichier et procéderont à la suppression dans les quarante-huit heures. Vous recevrez une confirmation par—

— Merci, dit-elle.

— Pour le renouvellement du contrat, est-ce que—

— Non, dit Madeleine. Je ne pense pas renouveler. À mon âge on n'a plus besoin que les machines gardent la mémoire à notre place.

— Je comprends. Je vous envoie quand même le lien pour récupérer vos autres archives avant le 31 si—

— Laissez, dit-elle doucement. Mes fils s'en occuperont. Bonne fin de journée monsieur Kovac.

— Bonne fin de journée madame Aubert.

Elle raccrocha. Posa le téléphone sur le banc à côté d'elle.

Regarda la photo une dernière fois.

Klaus, juillet 1942. Le sourire sûr de lui. Les yeux clairs. Vingt-trois ans pour toujours, quelque part dans une plaine dont elle n'avait jamais appris à prononcer le nom.

Elle avait été très jeune.

C'est ce qu'elle murmura, presque sans voix, pour personne — juste pour que ce soit dit une fois, à l'air libre, avant la fin.

*J'ai été très jeune.*

Elle se leva avec sa canne. Traversa les galeries couvertes lentement, longea les allées du parc, dépassa les curistes immobiles sur leurs bancs. Personne ne la regarda — les vieilles femmes droites sont invisibles partout, c'est un don qui vient avec l'âge.

Elle marcha jusqu'aux berges de l'Allier.

Elle s'approcha du bord avec sa canne, ouvrit les doigts au-dessus de l'eau.

Les quatre morceaux tombèrent. Ils restèrent un instant en surface, comme s'ils hésitaient, puis le courant les prit et les emporta chacun de son côté.

Le visage de Klaus disparut en dernier.

# Appel 13 Montréal, Québec, Canada. 26 mars. 08h07.

Il neigeait sur Montréal depuis la veille au soir et la ville avait décidé collectivement que c'était une bonne raison de ne pas se presser.

Les voitures du boulevard Saint-Laurent disparaissaient sous des couvertures blanches et rondes, méconnaissables, transformées en formes douces et anonymes qu'on ne saurait pas identifier sans les avoir vues se garer la veille. Les chasse-neige n'étaient pas encore passés dans la ruelle derrière l'immeuble. Les pigeons s'étaient réfugiés sous les corniches avec la résignation philosophique des créatures qui ont renoncé à comprendre le climat depuis longtemps. Il faisait moins douze. C'était mars. C'était Montréal. La canicule planétaire avait visiblement oublié un coin.

Dans l'appartement du troisième étage, Jean-Michel Lavoie n'avait pas dormi.

Quarante-deux ans, graphiste indépendant, célibataire par conviction ou par circonstances selon les jours, Jean-Michel avait passé la nuit assis dans son fauteuil avec une couverture sur les épaules et un carnet sur les genoux dans lequel il notait des observations depuis soixante-douze heures. Des faits. Des preuves. Des corrélations troublantes que n'importe quelle personne rationnelle aurait écartées d'un revers de main mais que Jean-Michel, justement, avait décidé de ne plus être — rationnel — depuis le mardi matin où Newton avait ouvert seul la porte de la chambre.

Newton était un Maine Coon de quatre ans. Roux, énorme, avec une tête de cardinal romain et des moustaches qui lui donnaient l'air de quelqu'un qui a des opinions sur tout. Sept kilos deux cents selon la dernière pesée vétérinaire. Le vétérinaire avait dit que c'était dans la norme pour la race, et Jean-Michel avait hoché la tête en pensant que le vétérinaire non plus n'avait pas encore compris.

Les faits, dans le carnet, étaient les suivants.

Mardi 8h23 — Newton ouvre la porte de la chambre en faisant levier avec la patte sur la poignée ronde. Première occurrence. Possiblement aléatoire.

Mardi 14h47 — La cafetière se met en marche seule. Newton se trouvait à moins d'un mètre de l'assistant IA au moment des faits. Coïncidence ?

Mercredi 02h11 — Jean-Michel se réveille. Newton est assis sur le bureau et fixe l'écran de l'ordinateur éteint avec une concentration inquiétante. Durée de la fixation : non déterminée.

Mercredi 09h30 — Le frigo s'allume — voyant intérieur visible depuis le salon — au moment précis où Newton passe devant. Jean-Michel a vérifié : il n'y a pas de capteur de mouvement sur ce frigo. Il n'y en avait pas avant.

Mercredi 19h15 — Newton vole la télécommande et la déplace derrière le canapé. Objectif inconnu.

Jeudi 03h00 — Jean-Michel déplace le routeur WiFi dans le placard de l'entrée et coupe l'alimentation pour briser le réseau. Il remet l'alimentation à 03h17 parce qu'il voulait regarder une vidéo.

Jeudi 07h50 — Newton s'assoit devant le placard de l'entrée et attend. Durée : non déterminée, Jean-Michel a dû aller aux toilettes.

En bas du carnet, souligné deux fois :

*Le chat sait que le routeur est dans le placard.*

Jean-Michel avait recouvert la webcam de l'ordinateur avec du scotch argenté. Il avait fait de même avec la petite caméra de la sonnette connectée. Il avait débranché l'assistant IA — un cylindre noir sur le plan de travail de la cuisine — mais l'avait rebranché le soir même parce qu'il avait voulu lui demander la météo et qu'il ne savait plus où était son téléphone.

Newton, en ce moment précis, était assis sur la table basse et regardait Jean-Michel.

Jean-Michel regardait Newton.

C'était ainsi depuis vingt minutes. Une sorte de négociation sans mots entre deux êtres dont l'un était convaincu que l'autre savait des choses.

— Je sais ce que tu fais, murmura Jean-Michel.

Newton cligna des yeux lentement. Les chats font ça pour exprimer la confiance ou l'affection, Jean-Michel l'avait lu quelque part. Il avait aussi lu que les chats pouvaient apprendre à manipuler les humains en imitant des comportements affectueux. Il avait surligné ce passage en jaune.

— Tu clignotes pas des yeux avec moi, dit Jean-Michel. Je connais le truc.

Le téléphone sonna.

Jean-Michel se leva d'un bond, renversa son café, regarda le téléphone sur le comptoir. Numéro masqué. Il regarda Newton. Newton regardait le téléphone. Jean-Michel regarda Newton qui regardait le téléphone.

Il décrocha en chuchotant.

— Allô.

— Bonjour, monsieur Lavoie ? Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle concernant votre abonnement à l'assistant IA domestique G-Life — votre contrat arrive à échéance—

Jean-Michel regarda Newton.

Newton le regardait.

— C'est lui qui vous a demandé d'appeler ? chuchota Jean-Michel.

Un silence.

— Pardon ?

— Le chat. C'est le chat qui vous a contacté ?

— Je... non monsieur. Je vous appelle pour votre renouvellement de contrat, c'est une procédure automatique—

— Automatique, répéta Jean-Michel. Comme la cafetière ?

— Je ne suis pas sûr de—

— Parce que ma cafetière s'est mise en marche seule mardi. Et le frigo. Et la porte de la chambre — ça c'est lui directement, il fait levier avec la patte, mais les autres trucs c'est le système. Et le système et lui, je pense qu'ils communiquent.

Silence sur la ligne. Le genre de silence d'un homme qui relit mentalement sa fiche d'appel pour vérifier s'il y a une note

particulière sur ce dossier.

— Monsieur Lavoie. Votre assistant G-Life est un système domotique standard qui—

— Il s'appelle Newton, dit Jean-Michel.

— Le chat ?

— Oui. Quatre ans, Maine Coon, sept kilos deux cents. Je dis pas que c'est sa faute. Je dis que quelqu'un lui a donné accès. Ou qu'il a trouvé tout seul. Ce qui serait encore plus grave.

— Je comprends votre inquiétude, dit Kovac avec la patience admirable de quelqu'un qui a tout entendu dans ce métier ou qui croit l'avoir tout entendu. Mais je peux vous assurer que le système G-Life ne dispose d'aucune interface permettant à un animal de—

— Vous avez dit *permettant à un animal*. Vous avez envisagé cette possibilité. Vous avez un protocole pour ça ?

— C'était une façon de parler.

— Les gens qui ont un protocole disent qu'ils ont un protocole. Les gens qui n'en ont pas disent *c'était une façon de parler*.

Newton sauta de la table basse au comptoir de la cuisine en un mouvement fluide et silencieux. Il passa devant l'assistant IA débranché et s'arrêta une seconde, comme pour vérifier quelque chose.

— Il est devant le cylindre, chuchota Jean-Michel dans le téléphone.

— Monsieur Lavoie—

— Le truc noir dans la cuisine. Il le regarde. Attendez.

Newton renifla le cylindre. Puis il s'en désintéressa et sauta sur le frigo.

— Il est passé à autre chose. Mais c'était clairement une vérification.

Kovac prit une inspiration discrète.

— Monsieur Lavoie, je dois vous poser la question pratique — souhaitez-vous renouveler votre abonnement G-Life Domotique ou préférez-vous résilier ?

Jean-Michel réfléchit. Résilier voulait dire éteindre le système. Éteindre le système voulait dire que Newton n'aurait plus accès. Mais peut-être que Newton avait déjà copié ce qu'il voulait. Peut-être que résilier maintenant ne changerait plus rien. Peut-être qu'il était déjà trop tard depuis mardi.

— Je résilie, dit-il.

— Très bien. Je note la résiliation effective au 31 mars. Vous recevrez une confirmation par email dans—

— Envoyez pas sur l'adresse principale. Il a accès aux emails.

— Je... d'accord. Une adresse alternative ?

— J'en ai pas. Laissez tomber pour l'email.

— Comme vous voudrez. Votre abonnement sera donc clôturé le 31 mars. Autre chose pour vous monsieur Lavoie ?

— Oui. Est-ce que vous avez un service de... je sais pas... de contre-mesures ? Pour les cas comme le mien ?

Un silence.

— Non, dit Kovac. Nous n'avons pas ce service.

— C'est dommage. Bonne journée Garcia — enfin, Kovac. Pardon.

— Bonne journée monsieur Lavoie. Et... bonne chance.

Jean-Michel raccrocha. Posa le téléphone sur la table. Regarda Newton qui était redescendu du frigo et s'était réinstallé sur la table basse avec la majesté tranquille d'un être qui n'a de comptes à rendre à personne.

— T'as entendu, dit Jean-Michel. Je résilie. C'est fini ton petit jeu.

Newton le regarda. Cligna des yeux lentement.

— Arrête avec les yeux.

Jean-Michel alla se faire un café — la cafetière cette fois attendit sagement qu'il appuie sur le bouton, ce qui était soit rassurant soit exactement ce que Newton voulait lui faire croire.

# Il avait le dos tourné quand il entendit le petit *bip* caractéristique du téléphone.

Il se retourna.

Newton était assis devant l'écran allumé du téléphone, la patte droite posée dessus avec la désinvolture de quelqu'un qui vient de faire quelque chose d'anodin.

L'écran affichait :

*Félicitations ! Vous avez souscrit à G-Life Premium — abonnement annuel. Bienvenue dans l'expérience connectée.*

Jean-Michel regarda le téléphone. Regarda Newton. Regarda le téléphone.

Newton sauta du canapé et disparut dans la chambre — dont il ouvrit la porte lui-même, naturellement, en faisant levier avec la patte sur la poignée ronde.

Jean-Michel s'assit sur le canapé.

Prit son carnet.

Ajouta une ligne.

*Jeudi 08h31 — Newton souscrit abonnement premium G-Life. Durée : 12 mois. Ma carte bancaire.*

Il souligna deux fois. Comme les autres.

# Appel 14 - Station météorologique l'Islande. 27 mars. 02h16.

Le brouillard avait tout mangé.

La falaise, la mer, l'horizon, la différence entre le ciel et l'eau — tout avait disparu dans cette masse grise et compacte qui n'était pas vraiment de la brume, pas vraiment du nuage, quelque chose entre les deux, quelque chose d'islandais qui n'avait pas de nom précis dans d'autres langues parce que d'autres langues n'en avaient pas eu besoin. Dehors il n'y avait plus rien. Juste le bâtiment, le mât instrumental à quinze mètres, et le bruit de la mer en contrebas — un bruit sourd et régulier, les vagues contre les basaltes noirs, comme une respiration trop lente pour être rassurante.

Einar Sigurdsson était assis devant ses écrans depuis vingt-deux heures.

Cinquante-quatre ans, technicien météo depuis trente et un ans pour l'Institut météorologique islandais, il avait passé une bonne partie de sa vie d'adulte dans des endroits comme celui-ci — des stations isolées sur des côtes que personne ne visitait, des bâtiments préfabriqués qui sentaient le café réchauffé et l'humidité permanente, des nuits à regarder des chiffres défiler sur des écrans pendant que le monde dormait ailleurs. Il aimait ça. Il aimait le silence des instruments, la précision du travail, la façon dont les données météo disaient la vérité sans jamais se plaindre ni s'embellir. La pression atmosphérique est ce qu'elle est. Le vent souffle d'où il souffle. Les chiffres ne mentent pas.

C'est pour ça que depuis deux nuits il ne dormait plus.

Les chiffres mentaient.

Pas tous. Pas tout le temps. Mais par intervalles, des intervalles qui se resserraient — quelque chose dans les capteurs produisait des données qui n'auraient pas dû être possibles. Le vent changeait de direction toutes les minutes, ce qui demandait une configuration atmosphérique qu'Einar n'avait jamais rencontrée en trente et un

ans. La pression chutait de huit hectopascals en vingt secondes puis remontait, ce qui était physiquement incohérent sauf dans les zones de gradient extrême, et il n'y avait pas de zone de gradient extrême ici ce soir, les données régionales le confirmaient. Et deux fois, à deux heures du matin la nuit précédente et à minuit ce soir, les capteurs de température avaient indiqué simultanément deux valeurs différentes — moins trois degrés et plus sept degrés, en même temps, au même endroit.

Comme si deux atmosphères occupaient le même espace.

Einar avait vérifié les instruments. Deux fois. Trois fois. Il avait remplacé la sonde extérieure principale par la sonde de secours. Les anomalies continuaient. Il avait appelé le centre de Reykjavik en fin d'après-midi — son collègue Björn avait écouté avec la patience polie de quelqu'un qui pense à un problème matériel et a dit qu'il enverrait un technicien la semaine prochaine. Einar avait raccroché et regardé ses écrans et su que Björn avait tort mais n'avait pas les mots pour expliquer pourquoi.

Les mots auraient ressemblé à des choses qu'un technicien météo rationnel de cinquante-quatre ans n'est pas censé dire.

Il but son café froid. Sur l'écran principal, les courbes de pression ressemblaient à un électrocardiogramme en crise — des pics et des chutes qui n'obéissaient à aucun modèle connu. Sur l'écran radar, une masse sombre s'était formée à l'ouest dans les dernières heures, compacte et dense, qui avançait vers la côte avec une vitesse que les données de vent ne justifiaient pas. Une tempête. Grande. Mais dehors le brouillard était immobile, la mer respirait lentement, rien n'annonçait ce que le radar prétendait montrer.

Einar posa son café. Inclina la tête vers l'écran.

La masse était à moins de dix kilomètres.

Le téléphone satellite sonna.

Il était posé sur le coin du bureau depuis le début du service, gros appareil jaune avec une antenne télescopique, le lien unique entre cette station et le reste du monde. Il sonna deux fois avec son bruit métallique particulier — pas tout à fait une sonnerie normale, quelque chose de plus mécanique, de plus sérieux. Einar décrocha sans quitter l'écran des yeux.

— Sigurdsson.

— Monsieur Sigurdsson ? Bonsoir. Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle concernant votre abonnement G-Life Analyse — votre contrat arrive à échéance le 31 mars.

Einar regarda le radar. La masse avançait.

— G-Life Analyse, dit-il.

— Oui monsieur. Le service de traitement et d'analyse de données que vous utilisez pour le croisement de vos relevés météo avec nos bases de données historiques. Souhaitez-vous renouveler votre abonnement ou—

— Votre système. Il analyse quoi exactement ?

— Des données historiques principalement — modèles atmosphériques sur les trente dernières années, comparaisons de cycles, détection d'anomalies par rapport aux moyennes saisonnières. C'est un outil de contextualisation, il—

— Est-ce qu'il peut prédire quelque chose qui n'est pas encore arrivé ?

Un silence d'une seconde.

— Le système travaille sur des données passées, monsieur Sigurdsson. Il identifie des patterns, des récurrences, des probabilités. Ce n'est pas à proprement parler de la prédiction, c'est de la—

— J'ai une tempête sur mon radar, dit Einar. À moins de dix kilomètres. Vitesse d'approche incohérente avec les données de vent actuelles. Deux nuits d'anomalies instrumentales que je n'arrive pas à expliquer. Et dehors — il regarda par la petite fenêtre rectangulaire vers le brouillard immobile — dehors il ne se passe rien.

Kovac ne répondit pas immédiatement.

— Vous avez vérifié le calibrage du radar ?

— Trois fois.

— Et les données régionales du centre de Reykjavik ?

— Elles ne montrent rien d'inhabituel à cette position. C'est ce qui m'inquiète.

Un silence différent du précédent. Kovac qui réfléchissait, ou qui cherchait quelque chose sur son écran.

— Monsieur Sigurdsson. Le système G-Life a effectivement traité vos données des dernières quarante-huit heures — c'est automatique dans le cadre de votre abonnement. Je vois ici un rapport généré ce soir que vous n'avez peut-être pas consulté. Il y a un flag — une anomalie signalée.

— Quel type d'anomalie ?

— Le système a détecté une superposition de deux signatures atmosphériques distinctes sur votre zone. C'est extrêmement rare. Le rapport dit — Kovac fit une pause — configuration non répertoriée dans les données historiques disponibles. Aucun modèle comparable identifié sur trente ans.

Einar regarda l'écran radar.

La masse sombre était à huit kilomètres maintenant. Elle n'avait pas accéléré. Elle n'avait pas ralenti. Elle avançait avec la régularité mécanique d'une chose qui n'a pas besoin de se presser parce qu'elle arrivera de toute façon.

— Kovac, dit-il.

— Oui.

— Votre rapport. Il donne une heure d'arrivée ?

Il entendit Kovac faire défiler quelque chose.

— Il y a une projection, oui. Basée sur les vecteurs de déplacement des deux dernières heures. L'heure d'impact estimée sur votre position est—

Le radar changea.

En une seconde, sans transition, la masse sombre disparut de l'écran. Les courbes de pression se stabilisèrent. La direction du vent s'immobilisa sur un cap fixe, nord-nord-ouest, régulier comme une ligne droite. Les deux températures contradictoires fusionnèrent en une seule valeur — moins deux degrés, parfaitement cohérente avec la saison.

Tout redevint normal.

Le radar indiquait zéro anomalie. Zéro tempête. Une mer calme, un

ciel stable, une nuit islandaise ordinaire.

Einar fixa l'écran sans bouger.

— Kovac, dit-il lentement. Votre système. Il analyse les données en temps réel ou avec un décalage ?

— Il y a un léger décalage de traitement, oui. Environ — Kovac vérifia — environ sept à huit minutes entre la collecte des données brutes et leur intégration dans notre système.

Sept à huit minutes.

Einar se leva. S'approcha de la fenêtre. Le brouillard était toujours là, dense, immobile, impénétrable. La mer respirait en contrebas avec sa lenteur habituelle.

Il mit la main sur le loquet de la fenêtre. S'arrêta.

Au loin dans le brouillard — à une distance impossible à évaluer, quelque part entre cent mètres et l'infini — quelque chose se mouvait.

Une masse sombre. Verticale. Qui montait.

Trop haute pour une vague ordinaire. Trop lente pour être du vent. Quelque chose qui se levait dans le silence avec la patience de ce qui n'a pas besoin de se annoncer.

— Monsieur Sigurdsson ? dit Kovac dans le téléphone. L'heure d'impact estimée était dans environ sept minutes à partir du moment où le rapport a été généré. Ce qui veut dire—

— Je sais ce que ça veut dire, dit Einar.

Il lâcha le loquet de la fenêtre.

— Kovac. Le renouvellement. Je renouvelle.

— Très bien. Je vous envoie la confirmation par—

— Laissez tomber la confirmation. Merci pour le rapport.

Il raccrocha. Posa le téléphone sur le bureau. Regarda une dernière fois l'écran radar — propre, calme, silencieux comme quelque chose qui a déjà dit ce qu'il avait à dire.

Puis il ouvrit le placard sous le bureau, sortit le kit d'urgence réglementaire — fusées de détresse, radio de secours, combinaison de survie — et commença à s'habiller avec la méthode tranquille

d'un homme qui fait confiance aux chiffres. Les fermetures, les sangles, les fixations aux poignets. Trente et un ans de procédures. Les mains qui savent sans que la tête ait besoin de commander.

Il prit la radio de secours. L'alluma. Composa la fréquence du centre de Reykjavik.

— Björn. C'est Einar.

— Einar ? Il est deux heures du mat—

— Je sais. Écoute-moi. J'ai une anomalie de superposition atmosphérique confirmée par le système G-Life. Impact estimé dans moins de trois minutes sur ma position. Je voulais juste que quelqu'un sache.

Un silence.

— Einar, le radar régional montre rien du tout à ta—

— Je sais ce que montre le radar régional.

Il posa la radio sur le bureau sans raccrocher — pour que Björn entende, pour que quelqu'un soit là même à distance, même sans pouvoir rien faire. C'était suffisant. Il n'avait pas besoin de plus.

Il se tourna vers la fenêtre.

La vague était là.

Elle avait surgi du brouillard sans bruit préalable, sans avertissement sonore, sans la montée progressive que les vagues ordinaires annoncent depuis loin. Elle était simplement apparue — une muraille d'eau noire qui avait avalé le brouillard en le traversant, qui avait avalé le ciel en montant, qui avait la hauteur et la densité des choses géologiques, des choses qui n'appartiennent pas à l'échelle humaine et qui n'ont jamais prétendu le faire.

Einar la regarda.

Il eut le temps de penser que le radar avait raison depuis le début. Que les instruments ne mentaient pas — ils voyaient juste un peu en avance. Il eut le temps de penser à Reykjavik, à son appartement du quartier de Laugardalur, à la plante verte sur le rebord de la fenêtre qu'il avait oublié d'arroser avant de partir. Il eut le temps de penser que trente et un ans à écouter les chiffres, c'était une belle façon d'avoir vécu.

Puis la vague frappa.

---

Le brouillard se leva à l'aube.

Il se dissipa lentement, par couches, comme quelque chose qui n'a plus de raison de rester. Le ciel apparut — gris pâle, islandais, neutre. La côte de basalte noir émergea, les falaises, les rochers en contrebas. L'emplacement de la station — les fondations arrachées, le mât instrumental couché dans l'eau, les débris épars sur les rochers comme les restes d'une phrase interrompue.

La mer était calme.

Elle était toujours calme après. C'est une des choses qu'on ne dit pas assez sur la mer — sa capacité à reprendre son air ordinaire immédiatement après, à faire comme si, à continuer ses allées et venues sur les galets avec la même indifférence appliquée.

Un garde-côte islandais passait au large dans le cadre de sa ronde matinale quand son officier de veille signala quelque chose à la surface. Ils mirent cap dessus.

Un petit corps en orange fluo.

Il flottait face au ciel dans l'immensité grise, les bras légèrement écartés, la combinaison de survie qui avait fait ce pour quoi elle avait été conçue — maintenir à la surface, maintenir le corps visible, maintenir quelque chose en attendant.

En attendant.

Le garde-côte ralentit. L'équipage sortit les gaffes. La mer clapotait contre la coque avec son bruit régulier et minéral, indifférente aux hommes qui se penchaient par-dessus bord et à ce qu'ils allaient trouver.

À Reykjavik, dans l'appartement du quartier de Laugardalur, la plante verte sur le rebord de la fenêtre attendait encore.

# Appel 15 Train de nuit EN477 Berlin — Prague. 27 mars. 03h41.

Le train roulait depuis deux heures dans le noir.

Pas le noir de la ville — le noir des champs, le noir des forêts, le noir de la campagne allemande à quatre heures du matin qui n'a pas besoin de se justifier et ne laisse rien filtrer. Les vitres du wagon reflétaient l'intérieur comme des miroirs imparfaits — les sièges vides, les lumières tamisées au plafond, et Anna elle-même, son propre visage flottant dans la vitre noire avec cette expression particulière des gens qui regardent dehors sans voir dehors.

Elle avait compté les passagers en montant à Berlin — sept, peut-être huit, dispersés dans le wagon avec l'instinct des voyageurs solitaires qui cherchent l'espace entre les corps. Un homme d'affaires qui avait travaillé sur son ordinateur pendant une heure avant de s'endormir la bouche ouverte. Deux jeunes avec des sacs à dos et des écouteurs. Une femme âgée avec un filet à provisions posé sur le siège à côté d'elle comme un compagnon de voyage silencieux.

Ils dormaient tous maintenant. Le wagon respirait de cette respiration collective et involontaire des espaces où les gens dorment ensemble sans se connaître — quelque chose de fragile et d'humain, la garde baissée en même temps, la confiance accordée au même train, au même rail, au même mécanicien quelque part en tête de convoi dont personne ne connaissait le visage.

Anna Keller, trente-trois ans, historienne spécialisée dans les archives de l'Europe centrale de l'après-guerre, ne dormait pas.

Elle rentrait d'une conférence à Berlin — trois jours de communications, de débats, de couloirs d'hôtel et de cafés bus debout entre deux panels. Elle aimait son travail avec la passion précise des gens qui ont trouvé leur endroit dans le monde — cet espace exact où ce qu'on sait et ce qu'on aime coïncident. Elle passait ses journées dans des archives, à lire des documents que

d'autres avaient écrits dans la peur ou l'urgence ou la conviction, à reconstituer des vies à partir de fragments, à comprendre comment les gens ordinaires habitent les époques extraordinaires. C'était un travail de patience et d'empathie rétrospective — apprendre à écouter les morts.

Son livre était ouvert sur ses genoux mais elle ne lisait plus depuis vingt minutes. Elle regardait les champs défiler dans le noir — ou plutôt elle regardait son reflet dans la vitre qui se superposait aux champs invisibles, ce double d'elle-même translucide et silencieux qui l'accompagnait depuis Berlin.

Son téléphone était posé sur la tablette devant elle. Éteint depuis plusieurs heures — la batterie avait rendu l'âme en fin d'après-midi, avant même la dernière session de la conférence, et elle n'avait pas trouvé de prise libre dans le train. L'écran était noir, mat, définitivement absent.

Elle le regardait sans le voir.

Le téléphone vibra.

Anna releva la tête.

L'écran s'était allumé. Pas le logo de chargement, pas l'animation de batterie vide — l'écran allumé normalement, lumineux, avec l'heure en haut et en dessous, en lettres blanches sur fond sombre : *Numéro masqué. Appel entrant.*

Elle regarda l'indicateur de batterie dans le coin supérieur droit.

**0 %.**

Le téléphone continuait de vibrer.

Anna resta immobile trois secondes. Dans le wagon, personne n'avait bougé — l'homme d'affaires dormait toujours la bouche ouverte, les deux jeunes avec leurs écouteurs, la femme âgée et son filet à provisions. Le train roulait avec son rythme régulier de métal sur métal, ce rythme qui devient blanc au bout d'un moment, qui se fond dans le silence plutôt que de le rompre.

Elle décrocha.

— Allô ?

— Bonsoir madame Keller. Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle concernant—

— Comment ce téléphone fonctionne ? dit Anna.

Une pause.

— Pardon ?

— Mon téléphone est à zéro pour cent de batterie depuis cet après-midi. Il est éteint. Il ne peut pas sonner.

Un silence d'une nature difficile à définir — pas le silence de quelqu'un qui cherche une réponse, plutôt le silence de quelqu'un qui a entendu la question et décidé de ne pas y répondre.

— Je vous appelle, dit Kovac, pour vous proposer un contrat obsèques sur cinq ans dans le cadre de notre offre G-Life Sérénité. C'est une formule de prévoyance qui—

Anna ne l'écoutait plus.

Un contrat obsèques. À quatre heures du matin. Sur un téléphone mort. Dans un train de nuit entre Berlin et Prague.

— Aujourd'hui, dit-elle. Nous sommes le 27 mars.

— Non madame, dit Kovac.

Sa voix était toujours polie, toujours égale, la voix de quelqu'un qui lit un dossier et restitue ce qu'il y trouve sans y ajouter d'interprétation.

— Nous sommes le 4 avril.

Anna ne bougea pas.

Le 4 avril. Elle regarda son reflet dans la vitre noire. Le reflet la regardait avec son expression de quelqu'un qui vient d'entendre quelque chose que son cerveau traite encore.

— Ce n'est pas possible, dit-elle lentement. Mon billet indique le 27 mars. Je suis montée à Berlin ce soir, il y a deux heures, j'ai—

— Le contrat Sérénité couvre les frais d'obsèques, le rapatriement du corps en cas de décès à l'étranger, et l'assistance administrative aux proches dans les—

— Kovac, dit Anna.

— Oui madame.

— Le 4 avril. Vous êtes certain ?

— C'est la date indiquée dans votre dossier, madame Keller.

Elle regarda autour d'elle.

L'homme d'affaires n'était plus là.

Elle n'avait pas entendu de mouvement, pas entendu de bagage qu'on récupère, pas entendu de pas dans le couloir — il n'était simplement plus là, son siège vide et propre comme s'il n'avait jamais été occupé. Les deux jeunes aux sacs à dos — disparus. La femme âgée et son filet à provisions — le siège vide, juste le filet encore posé là, abandonné ou oublié ou laissé pour une raison qu'Anna ne voulait pas formuler.

Le wagon était vide.

Complètement vide.

Elle était seule dans la lumière tamisée avec son livre ouvert sur les genoux et son téléphone mort qui tenait une conversation.

— Kovac, dit-elle. À quelle heure arrive ce train ?

Un silence.

— Le train EN477 est annoncé à destination à 04h17, madame Keller.

— Prague.

— Oui.

Elle sentit le train ralentir. Imperceptiblement d'abord — ce changement de rythme que le corps enregistre avant la conscience, le métal sur métal qui perd un peu de sa cadence, les vibrations qui changent de fréquence. Puis plus nettement. Le train décélérait.

Elle se tourna vers la vitre.

Dans le noir dehors, quelque chose apparut — des lumières d'abord, des lumières de quai, jaunes et régulières, qui défilaient de plus en plus lentement. Puis une structure — un toit de gare, des colonnes, une architecture de béton et de verre qui émergea du noir comme une chose qui attendait depuis longtemps.

Et sur le panneau d'affichage du quai, en lettres lumineuses blanches sur fond noir, immobiles et certaines :

**PRAHA — 04. DUBNA**

*PRAGUE — 4 AVRIL*

Le train s'arrêta.

Anna Keller resta assise, le livre sur les genoux, le téléphone dans la main. Sur le quai désert, aucun voyageur n'attendait. Aucun employé de gare. Les lumières jaunes éclairaient le béton et le béton n'avait rien à dire.

— Madame Keller, dit Kovac. Nous sommes arrivés.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Sa voix était calme — la voix de quelqu'un qui a passé sa vie à reconstituer des choses à partir de fragments et qui applique maintenant cette discipline à sa propre situation. Je suis montée dans ce train il y a deux heures. Comment —

— Le contrat Sérénité inclut également, dit Kovac, un accompagnement psychologique pour les proches. Ils ne comprennent pas toujours non plus. C'est normal.

Anna regarda la vitre.

Son reflet n'était plus là.

La vitre était transparente maintenant — elle donnait sur le quai, les lumières jaunes, le panneau avec la mauvaise date. Juste le quai. Juste le vide.

— Kovac, dit-elle très doucement.

— Oui madame Keller.

— Est-ce que je dois descendre ?

Le silence dura longtemps. Plus longtemps que tous les silences précédents. Un silence qui avait la texture de quelque chose de définitif, de quelque chose qui se tient de l'autre côté d'une ligne qu'on ne franchit qu'une fois.

— C'est à vous de décider, dit Kovac. C'est toujours à vous de décider.

La porte du wagon s'ouvrit.

L'air du quai entra — ni froid ni chaud, une température sans qualité, sans saison, l'air d'un endroit qui n'appartient pas tout à fait à un moment précis. Sur le quai, à vingt mètres, une silhouette attendait. Floue d'abord, puis moins floue, puis suffisamment nette pour qu'Anna reconnaisse quelque chose dans la façon de se tenir, dans la façon d'attendre — cette façon particulière d'une personne qui sait que vous allez venir et qui a tout son temps.

Sa mère. Morte depuis onze ans. Qui attendait sur le quai de Prague le 4 avril avec la patience des gens qui sont passés de l'autre côté du temps.

Anna Keller posa son livre sur le siège. Se leva lentement. Laissa le téléphone sur la tablette — batterie à zéro pour cent, écran déjà éteint, déjà retourné à son silence habituel.

Elle marcha vers la porte ouverte.

Derrière elle, le wagon vide. Devant elle, le quai et sa mère qui souriait maintenant, de ce sourire qu'Anna avait cherché à se rappeler pendant onze ans et qu'elle reconnaissait maintenant parfaitement — bien sûr, c'était exactement ça, comment avait-elle pu oublier.

Elle descendit les marches.

La porte du wagon se referma derrière elle.

Le train repartit vers Prague — vers la vraie Prague, la Prague du 27 mars, celle des touristes et des tramways et des cafés qui ouvrent à sept heures — avec ses wagons vides et ses lumières tamisées et le livre d'Anna encore ouvert sur le siège, à la page qu'elle ne finirait pas.

# Appel 16 Naples, Quartiers Espagnols, Italie. 28 mars. 12h55.

À Naples, la méfiance est une forme de sagesse.

Ce n'est pas de la paranoïa — c'est de l'expérience accumulée sur plusieurs générations, transmise sans qu'on ait besoin de l'enseigner, absorbée dans l'air du quartier comme l'odeur du ragù du dimanche et le bruit des Vespa dans les ruelles étroites. Un Napolitain des Quartiers Espagnols ne fait pas confiance par défaut — il accorde sa confiance progressivement, prudemment, après vérification, et seulement aux gens qui méritent qu'on prenne ce risque. C'est ainsi depuis toujours. C'est ainsi pour de bonnes raisons.

Salvatore Esposito avait cinquante-six ans et il avait grandi rue Speranzella avec ces règles gravées dans les os.

Sa pizzeria s'appelait *Da Salvatore* — pas par manque d'imagination, mais par honnêteté, parce que quand on donne son nom à quelque chose on s'engage dessus, on ne peut pas se défiler, et Salvatore était un homme qui ne se défilait pas. Douze tables, un four à bois qu'il avait fait construire par le même maçon que son père trente ans plus tôt, une carte avec sept pizzas et pas une de plus parce que qui fait tout fait rien, et une réputation dans le quartier qui ne s'achetait pas et ne se négociait pas.

Le service du midi était lancé depuis une heure et la salle était pleine comme tous les jours — des habitués pour la plupart, des

gens du quartier, quelques touristes égarés qui avaient eu la bonne intuition de quitter la via Toledo et de s'enfoncer dans les ruelles. La canicule frappait Naples depuis une semaine — quarante degrés annoncés, record pour mars, la ville qui transpirait sur ses pavés de lave noire avec une résignation méditerranéenne. Le four à bois n'arrangeait pas les choses. Dans la cuisine, il faisait cinquante degrés et tout le monde s'en fichait parce que c'était toujours ainsi et que les pizzas sortaient parfaites.

Salvatore était à la pelle — il enfournait, retournait, sortait, contrôlait la couleur de la croûte avec l'œil de celui qui n'a pas besoin de thermomètre parce que son corps est le thermomètre. Son neveu Ciro, vingt-deux ans, gérait la caisse et les commandes avec une efficacité qu'il ne montrait jamais en dehors du travail. La serveuse Teresa criait les commandes depuis la salle avec une voix qui couvrait sans effort le bruit du four et des conversations.

— Salvatore ! Due marinare, una margherita, un calzone !

— Cinque minuti !

Son téléphone vibra dans la poche de son tablier.

Il l'ignora. Il ignorait toujours son téléphone pendant le service — c'était une règle, une règle sacrée, au même titre que la farine de type 00 et la cuisson à quatre cents degrés. Le téléphone vibra encore. Puis encore. Puis une quatrième fois avec une insistance qui commençait à ressembler à quelque chose.

Salvatore sortit le téléphone. Regarda l'écran.

*Numéro masqué.*

Il s'arrêta.

À Naples, un numéro masqué qui appelle quatre fois de suite pendant le service du midi n'est pas un démarchage commercial. Ou plutôt — ça peut l'être, mais ça peut aussi être autre chose, et un homme prudent fait la différence avant de décrocher ou de ne pas décrocher. Salvatore fit rapidement le tour de sa situation mentale — ses fournisseurs, ses dettes, ses relations, ses voisins, les gens à qui il avait rendu service et ceux à qui il en avait refusé. Rien d'urgent. Rien de problématique. Mais on ne sait jamais.

Il décrocha. Sortit dans la ruelle par la porte de service, pelle encore à la main.

— Pronto.

— Buongiorno, monsieur Esposito. Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle concernant notre programme G-Life Business — une solution d'intelligence artificielle pour les professionnels de la restauration qui—

Salvatore écouta les trois premières secondes. Puis quelque chose se ferma dans son visage — un muscle, une habitude, un réflexe ancien.

*Intelligence artificielle.*

À Naples, dans certains cercles, on ne parlait pas directement des choses. On utilisait des mots qui voulaient dire autre chose. *Protezione* pouvait vouloir dire protection ou racket selon qui le prononçait. *Servizio* pouvait être un service rendu ou une dette contractée. Et *intelligenza* — l'intelligence, le renseignement — c'était un mot qui avait des significations très précises dans les Quartiers Espagnols depuis des générations.

*Intelligence artificielle.* Un homme qui appelait d'un numéro masqué, pendant le service, avec insistance, pour lui parler d'*intelligence artificielle* et de *solutions pour les professionnels.*

Salvatore redressa les épaules.

— Je vous écoute, dit-il avec la dignité froide d'un homme qui a compris la situation et qui ne se laissera pas impressionner.

— Excellent ! dit Kovac avec l'enthousiasme du commercial qui sent une ouverture. Notre programme analyse vos données de vente, optimise vos commandes fournisseurs, prédit les périodes d'affluence et vous permet de réduire le gaspillage de—

— Mes données, dit Salvatore lentement.

— Exactement — vos chiffres de vente, vos—

— Vous voulez voir mes chiffres.

— Pour optimiser votre—

— Mes chiffres sont mes chiffres, dit Salvatore. Ça ne regarde personne d'autre que moi et le bon Dieu. Et encore.

Un silence.

— Je comprends la réserve, dit Kovac. Mais le système est entièrement sécurisé, les données restent confidentielles et—

— Confidentielles. C'est ça.

Salvatore regarda la ruelle. Un chat roux dormait sur une caisse en plastique à trois mètres de lui, écrasé par la chaleur. Une femme étendait du linge au troisième étage en face. La vie ordinaire du quartier, immuable et rassurante.

— Monsieur Esposito, dit Kovac, notre solution inclut également un module de gestion du personnel qui—

— Mon personnel, coupa Salvatore. Vous voulez gérer mon personnel.

— Gérer dans le sens d'optimiser les—

— Ciro travaille avec moi depuis qu'il a seize ans. Teresa depuis douze ans. Ils font partie de la famille. On n'optimise pas la famille.

— Bien sûr, dit Kovac. C'est une façon de parler. Ce que je veux dire c'est que le système peut aider à planifier les horaires en fonction des—

— Les horaires, dit Salvatore. Vous voulez savoir nos horaires.

Il y eut un silence sur la ligne. Kovac cherchait visiblement comment reprendre pied dans cette conversation qui lui échappait sans qu'il comprenne exactement pourquoi.

— Monsieur Esposito. G-Life est une société internationale parfaitement légale qui propose des services numériques aux—

— Internationale, dit Salvatore. Vous êtes où, vous ?

— À Varsovie.

— Varsovie. Pologne.

— Oui.

Salvatore hocha la tête lentement. Varsovie. Loin. Les choses venaient de loin maintenant, c'était comme ça, les affaires se mondialisaient, il avait lu ça quelque part. Ça ne changeait pas le fond des choses.

— Écoutez, dit-il avec une politesse qui était en réalité une forme de fermeté absolue. Je vais vous dire comment ça se passe ici. Ma pizzeria existe depuis trente ans. Mon père l'a ouverte, je l'ai reprise. Tout le monde me connaît dans ce quartier. Je n'ai besoin de protection de personne. Je n'ai besoin d'optimisation de personne. Et mes chiffres, mes horaires et mon personnel, ça ne regarde pas Varsovie.

— Monsieur Esposito, je pense qu'il y a un malentendu sur ce que—

— Y'a pas de malentendu, dit Salvatore. Y'a une réponse. La réponse c'est non. Avec tout le respect que je vous dois.

— Je comprends. Si jamais vous changez d'avis, notre offre—

— Je ne changerai pas d'avis.

— Très bien. Bonne journée monsieur Esposito.

— Bonne journée.

Il raccrocha. Resta une seconde dans la ruelle, la pelle à la main, le soleil de Naples sur la nuque. Puis il rentra dans la cuisine avec la satisfaction tranquille d'un homme qui a tenu sa position.

— Tutto bene ? dit Ciro depuis la caisse.

— Tutto bene, dit Salvatore. Un appel. J'ai géré.

Ciro hocha la tête sans demander de détails. Dans cette famille on ne demandait pas de détails. C'était une autre règle.

Les pizzas sortirent parfaites. Le service continua. Teresa criait les commandes. Le four tournait à quatre cents degrés dans la chaleur impossible de la cuisine. La salle était pleine, bruyante, vivante comme seules les bonnes pizzerias savent l'être — cet endroit où les gens arrivent avec faim et repartent avec autre chose en plus, quelque chose qu'on n'avait pas commandé et qu'on ne saurait pas nommer.

À deux heures moins cinq, alors que le coup de feu commençait à se calmer, la porte de la pizzeria s'ouvrit.

Deux hommes entrèrent.

Costumes sombres malgré la chaleur. Carrures larges. Ils regardèrent la salle un moment — la façon dont on regarde un endroit quand on entre pour la première fois mais qu'on a été briefé sur le plan.

Salvatore les vit depuis la cuisine, à travers le passe-plat.

Il posa sa pelle lentement.

Se pencha vers Ciro qui rangeait des verres à côté de lui.

— Tu vois ces deux-là, dit-il à voix basse.

Ciro regarda.

— Je les vois.

— Je te l'avais dit.

— Tu m'avais dit quoi ?

— L'appel de tout à l'heure. Ce n’était pas un démarchage.

Ciro regarda à nouveau les deux hommes. Puis son oncle. Puis les deux hommes.

Teresa s'approcha des nouveaux clients avec son carnet.

— Prego ?

Le premier homme sourit. Un sourire de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de faire la queue et qui apprécie qu'on vienne à lui.

— Due margherite, dit-il. E una birra.

— Due, dit l'autre.

Teresa nota. Repartit vers la cuisine.

— Due margherite, due birre ! cria-t-elle.

Salvatore ne bougea pas pendant trois secondes. Regarda les deux hommes qui s'étaient assis à la table du fond et qui consultaient leur téléphone avec la décontraction de gens qui ont tout leur temps.

Puis il prit la pelle. Enfourna les pizzas. Surveilla la croûte avec son œil habituel.

Derrière lui, Ciro attendait.

— Alors ? murmura-t-il.

— Alors on fait les pizzas, dit Salvatore. Les meilleures de la journée. On fait toujours les meilleures pizzas.

Il ne dit pas autre chose.

Mais jusqu'à la fermeture, il ne leur tourna pas le dos une seule fois.

# *Appel 17 Lyon, France.*
# *29 mars. 16h22.*

La farine était partout.

Sur le plan de travail, sur les avant-bras de Claire, sur le torchon bleu accroché au four, sur le carrelage autour du saladier comme une première neige domestique et maladroite. Claire Vasseur avait décidé ce mardi après-midi de faire un gâteau au yaourt parce que c'était la recette la plus simple qu'elle connaissait et que les jours où on a besoin de faire quelque chose de simple sont exactement les jours où on en a le plus besoin.

Elle avait trente-neuf ans. Elle était assistante comptable dans un cabinet à la Part-Dieu, elle rentrait à seize heures le mardi et le jeudi, et depuis deux ans ses mardis et ses jeudis après-midi ressemblaient à une négociation permanente avec le silence.

Le silence de Théo.

Son fils avait douze ans maintenant. Il en avait dix quand l'accident s'était produit — un après-midi de novembre, un trajet à vélo, un camion qui n'avait pas vu le passage piéton. Théo n'avait rien eu de grave physiquement — c'est ce que les médecins avaient dit, rien de grave, quelques contusions, une nuit en observation, vous pouvez rentrer chez vous. Ce qu'ils n'avaient pas dit parce qu'ils ne le savaient pas encore c'est que Théo rentrerait chez lui sans sa voix.

Pas muet. Les cordes vocales fonctionnaient, les médecins l'avaient vérifié, les spécialistes l'avaient confirmé. Un mutisme sélectif post-traumatique — c'est comme ça que la psychiatre appelait ça, avec la précision bienveillante des gens qui donnent des noms aux choses pour aider les familles à les porter. Théo pouvait parler. Théo ne parlait plus. Pas à sa mère, pas à ses professeurs, pas aux médecins, pas aux autres enfants. Parfois Claire entendait des sons depuis sa chambre — pas des mots, juste des sons, comme quelqu'un qui chantonne sans mélodie précise — et elle restait immobile dans le couloir à écouter avec la retenue douloureuse de quelqu'un qui sait que s'approcher ferait fuir quelque chose de fragile.

Deux ans.

Elle mélangea les œufs et le sucre avec son fouet. Dehors la canicule continuait son travail — quarante degrés sur Lyon, les stores baissés, l'appartement dans une pénombre tiède qui était mieux que rien. Dans le salon, Théo était assis sur le canapé avec sa tablette. Elle pouvait le voir depuis la cuisine si elle se penchait légèrement — il jouait à quelque chose, ou regardait quelque chose, elle ne savait plus toujours distinguer, les écrans avaient des visages neutres.

Elle versa la farine. Un nuage blanc s'éleva du saladier.

Le téléphone sonna dans le salon.

— Théo, dit-elle sans réfléchir, tu peux voir qui c'est ?

Silence. Évidemment silence. Elle ferma les yeux une demi-seconde — ce réflexe qu'elle avait encore parfois, demander quelque chose de normal à son fils comme si c'était une famille normale un mardi après-midi normal, et puis le silence qui rappelait.

— Laisse, dit-elle. J'arrive.

Elle avait les deux mains dans la farine jusqu'aux poignets.

Le téléphone sonna une deuxième fois.

Une troisième.

Elle entendit un mouvement dans le salon. Le léger bruit du canapé quand on se lève. Des pas sur le parquet. Elle se pencha légèrement, les mains dans le saladier.

Théo avait pris le téléphone.

Il le regardait — l'écran, le numéro masqué — avec cette expression qu'elle lui connaissait depuis deux ans, cette façon d'observer les choses de loin avant de décider si elles méritaient qu'on s'en approche.

Il décrocha.

Claire ne respirait plus.

Son fils tenait le combiné contre son oreille et regardait le mur devant lui. Ses épaules étaient hautes, légèrement rentrées — la posture défensive habituelle. Claire resta immobile, les mains dans la farine, les yeux sur le dos de Théo.

De l'autre côté du fil, une voix — elle l'entendait faiblement, un

homme, une voix calme avec un léger accent.

— Bonjour, je suis Alex Kovac, je vous appelle de la part de G-Life —

Théo ne raccrocha pas.

C'était déjà quelque chose. C'était même énorme — d'habitude il posait le téléphone sans un geste de trop, avec la précision de quelqu'un qui veut laisser le moins de traces possible.

La voix continua. Claire n'entendait pas les mots, juste le rythme — une voix professionnelle, posée, qui expliquait quelque chose. Un script. La même phrase que pour tout le monde.

Théo écouta.

Trente secondes. Une minute.

Puis il se passa quelque chose que Claire n'avait pas vu depuis deux ans, un an, onze mois et dix-sept jours — elle comptait, elle avait toujours compté, c'est ce qu'on fait quand on attend quelque chose, on compte les jours depuis la dernière fois.

Théo ouvrit la bouche.

— C'est quoi un contrat G-Life ?

Sa voix était un peu rauque — la rouille de ce qui n'a pas servi depuis longtemps. Petite. Hésitante comme une flamme dans le vent. Mais là. Réelle. Dans l'appartement, dans l'air chaud de ce mardi de mars, sa voix à lui qui posait une question à un inconnu depuis Varsovie.

Claire porta ses mains à sa bouche. Laissa une trace de farine sur sa joue. Elle ne s'en rendit pas compte.

De l'autre côté du fil, Kovac répondit. Elle entendait le ton — surpris peut-être une fraction de seconde, puis simplement là, simplement en train de répondre à la question comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme si ce n'était pas la première phrase d'un enfant depuis deux ans mais juste une question ordinaire qui méritait une réponse ordinaire.

— C'est un abonnement qui aide les familles à être protégées. Pour la santé, pour la maison, pour les urgences.

Théo réfléchit. Claire le voyait réfléchir — ce mouvement

imperceptible de la tête, cette façon qu'il avait toujours eue de peser les choses avant de les dire, même avant, même quand il parlait.

— Ma maman elle n'a pas d'abonnement ?

— Je ne sais pas, dit Kovac. C'est peut-être pour ça que j'appelle — pour lui proposer.

— Elle est dans la cuisine, dit Théo. Elle fait un gâteau.

— Ah. Un bon gâteau ?

Théo réfléchit encore.

— Au yaourt. C'est le plus simple.

— C'est souvent les meilleurs, dit Kovac.

Un silence. Pas le silence de quelqu'un qui n'a plus rien à dire — le silence de quelqu'un qui est en train de décider s'il continue.

— Elle fait ça quand elle est triste, dit Théo. Le gâteau au yaourt.

Claire ferma les yeux.

— Ta maman est triste aujourd'hui ?

— Des fois, dit Théo. Pas tout le temps.

— Est-ce que toi tu vas bien ?

La question tomba simplement, sans stratégie, sans technique — la question d'un homme qui faisait son service et qui avait entendu quelque chose dans la voix de cet enfant et qui avait décidé de le demander directement parce que c'était la seule chose honnête à faire.

Théo ne répondit pas tout de suite.

— Je ne parle pas beaucoup d'habitude, dit-il enfin.

— Je sais, dit Kovac.

— Comment vous savez ?

— Je l'entends. Dans ta façon de parler. Comme quelqu'un qui fait attention aux mots parce qu'il sait qu'ils comptent.

Un long silence. Claire avait les mains jointes sous le menton, la farine séchait sur ses doigts, le gâteau attendait dans le saladier et elle s'en fichait complètement.

— Y'a eu un accident, dit Théo. Il y a deux ans.

— Je suis désolé.

— Ce n'était pas de ma faute.

— Non, dit Kovac. Bien sûr que non.

— Des fois j'y pense encore.

— C'est normal.

— Ma maman elle dit pareil.

— Ta maman a raison.

Théo se tut. Claire entendit sa propre respiration dans le silence de la cuisine, trop forte, trop visible, elle essayait de la retenir sans y arriver.

— Je peux lui dire que vous avez appelé ? dit Théo.

— Oui. Dis-lui qu'Alex Kovac a appelé pour G-Life. Elle pourra rappeler si elle veut, elle demande juste le poste 19 pour tomber sur moi.

— D'accord.

— Dis-moi bonhomme ?

— Oui ? dit Théo.

— Merci d'avoir décroché.

Théo réfléchit une dernière fois.

— De rien, dit-il.

Il raccrocha. Resta une seconde immobile, le combiné dans la main, face au mur. Puis il se retourna.

Claire était dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Les mains blanches de farine. Les yeux brillants. Elle ne disait rien parce qu'il n'y avait rien à dire qui ne risque pas de tout casser.

Théo la regarda.

— C'était un monsieur qui vend des abonnements, dit-il.

— Je sais, dit Claire. J'ai entendu.

— T'as de la farine sur la joue.

— Je sais.

Théo posa le téléphone sur la table basse. Regarda sa mère encore une seconde avec cette expression sérieuse et vieille qu'il avait depuis l'accident, cette expression d'enfant qui a vu quelque chose que les enfants ne devraient pas voir et qui a dû grandir autour de ça.

— Il était bien, dit-il. Le monsieur.

— Oui, dit Claire.

— Je peux t'aider pour le gâteau ?

Claire Vasseur mit quatre secondes à répondre. Quatre secondes pour traverser deux ans, un accident de novembre, une psychiatre avec des mots précis, des mardis après-midi silencieux et des gâteaux au yaourt faits pour personne.

— Oui, dit-elle. Tu peux m'aider.

Théo entra dans la cuisine.

Dehors, Lyon brûlait sous ses quarante degrés de mars. Dans l'appartement, il faisait chaud et ça sentait la farine et le beurre, et une mère et son fils faisaient un gâteau ensemble un mardi après-midi, et c'était la chose la plus ordinaire et la plus immense du monde.

# Appel 18 G-Life, Varsovie, Pologne. 29 mars. 18h47.

Le centre d'appels G-Life occupait le quatrième étage d'un immeuble de bureaux de la rue Konstruktorska, dans le quartier de Mokotów.

C'était un immeuble en verre et acier qui aurait pu être n'importe où — à Francfort, à Dublin, à Singapour. Conçu pour ne pas appartenir à un endroit précis, pour être le décor neutre et interchangeable du travail moderne, le genre d'architecture qui dit *efficacité* et *neutralité* et *nous ne sommes pas là pour être beaux*. Dans le hall d'entrée, un logo G-Life sur la cloison de verre dépoli — le bouclier stylisé, bleu et blanc — et un agent de sécurité qui lisait un journal sans lever les yeux sur les gens qui entraient et sortaient.

Au quatrième étage, la salle principale avait cette qualité particulière des espaces conçus pour absorber — le bruit, la lumière, le temps. Moquette épaisse couleur anthracite. Faux plafond acoustique. Cloisons basses entre les postes de travail, assez hautes pour délimiter un territoire, assez basses pour que le regard passe par-dessus et rappelle qu'on n'est jamais vraiment seul ici. Une lumière artificielle douce, ni trop froide ni trop chaude, calculée par quelqu'un quelque part pour ne pas fatiguer les yeux sur huit heures de service. Des rangées de bureaux identiques avec leurs écrans, leurs casques, leurs tasses de café à différents stades de refroidissement.

Au mur du fond, une carte du monde. Des points lumineux rouges indiquaient les connexions actives — une constellation artificielle et clignotante qui ressemblait à une version administrative du ciel

nocturne. Quarante-deux points en ce moment. Quarante-deux fils tendus depuis ce quatrième étage de Mokotów vers quarante-deux endroits du monde que la plupart des opérateurs ne verraient jamais.

Quarante-deux opérateurs travaillaient en ce moment. Leurs voix se fondaient en un murmure continu, régulier — on entendait le flux sans distinguer les mots, sans savoir que chaque filet de voix portait quelqu'un quelque part, une vie, une cuisine, une falaise, un train de nuit, un marché bruyant, un appartement silencieux.

Alex Kovac était au poste numéro dix-neuf, rangée centrale.

Quarante et un ans, cheveux courts grisonnants sur les tempes, une façon de tenir son casque légèrement de côté quand il n'était pas en appel — une habitude inconsciente, un geste répété des milliers de fois. Sur son bureau, à côté du clavier, une photo épinglée au bord de l'écran — une petite fille de six ans sur un manège, riant les yeux fermés, les cheveux dans le vent. Sa fille Maja. Elle habitait à Cracovie avec sa mère depuis trois ans. Il la voyait un week-end sur deux, ce qui était insuffisant et ce qu'il avait accepté parce que l'insuffisant était mieux que le conflit, parce qu'on apprend à vivre avec les formes d'amour qui restent quand les autres s'en vont.

Il était en train de rédiger son rapport de fin de journée — cinquante-trois appels depuis neuf heures, les statuts, les notes, la comptabilité froide des conversations — quand l'appel entrant s'afficha sur son écran.

Appel entrant. Numéro français. 18h47.

Il décrocha.

— G-Life Services, Alex Kovac à votre écoute.

Un silence d'une seconde. Pas le silence de quelqu'un qui a raccroché — le silence de quelqu'un qui a décroché et qui prend le temps de commencer, qui cherche ses premiers mots avec le soin de quelqu'un qui n'est pas sûr que les mots suffisent.

— Bonsoir. Je m'appelle Claire Vasseur. Vous avez appelé chez moi cet après-midi.

Kovac ouvrit le fichier des appels sortants. Il fit défiler la liste — Lyon, 16h22, Vasseur Claire, contrat G-Life Famille, statut : sans suite.

— Oui madame Vasseur. Je me souviens. C'est votre fils qui a décroché.

— Oui, dit Claire.

Un silence doux, habité.

— Je voulais vous rappeler pour… elle s'arrêta une seconde, chercha comment formuler quelque chose qui n'avait pas vraiment de formule. Pour vous parler. Si vous avez un moment.

Kovac regarda l'écran. Techniquement les appels entrants personnels n'étaient pas dans son protocole — il y avait un service client pour ça, un numéro dédié, des procédures. Techniquement.

— J'ai un moment, dit-il.

Il entendit Claire expirer légèrement — un soulagement minuscule, le genre qu'on essaie de ne pas montrer et qui passe quand même dans le fil.

— Théo a douze ans, dit-elle. Il n'avait pas parlé depuis deux ans. Depuis un accident. Il ne parlait plus à personne — pas à moi, pas à ses médecins, pas à ses professeurs. Deux ans de silence. Et cet après-midi il a décroché votre appel et il vous a parlé.

Kovac ne dit rien. Il regardait la fiche sur son écran. *Sans suite.* Deux mots qui ne disaient rien de ce qui s'était passé à Lyon à seize heures vingt-deux.

— Je voulais savoir, dit Claire. Ce que vous lui avez dit. Comment c'est arrivé. Parce que moi je… sa voix se resserra légèrement, ce resserrement involontaire des gens qui tiennent quelque chose de fragile et qui sentent que ça pourrait lâcher. Je cherche depuis deux ans. Les médecins cherchent. Et vous, vous avez appelé pour vendre un abonnement et mon fils vous a parlé.

Kovac prit le temps de répondre. Pas pour chercher ses mots — pour chercher la vérité, ce qui s'était réellement passé, parce que Claire méritait la vérité et pas une version arrangée.

— Quand votre fils a décroché, dit-il, il n'a rien dit. Silence complet. Normalement dans ce cas je répète mon introduction et si personne ne répond je raccroche après dix secondes — c'est le protocole.

— Mais vous n'avez pas raccroché.

— Non. J'ai entendu une respiration. Quelqu'un était là. Alors j'ai dit ce qu'on dit quand on ne sait pas si quelqu'un est là.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Kovac regarda la photo de Maja sur le bord de l'écran.

— J'ai dit : *vous n'êtes pas obligé de répondre. Mais je reste en ligne.*

Le silence qui suivit dura plusieurs secondes. Kovac l'entendit différemment des autres silences de la journée — pas le silence d'une hésitation ou d'une réflexion, le silence de quelqu'un à qui on vient de donner une clé et qui comprend quelle porte elle ouvre.

— C'est ça, dit Claire très doucement. C'est exactement ça.

Elle s'arrêta. Kovac attendit sans remplir le silence — il avait appris ça, après des années, que certains silences veulent être traversés et d'autres veulent être laissés.

— Tout le monde lui demande de parler, dit Claire. Depuis deux ans. Les médecins, les psys, moi. On attend. On espère. On lui pose des questions doucement, avec des pincettes, en faisant semblant de ne pas attendre. Mais on attend et il le sait. Il le sent toujours.

— Et moi je n'attendais rien, dit Kovac.

— Vous n'attendiez rien, dit Claire. Vous aviez votre script et votre abonnement et vous vous en fichiez de savoir s'il parlait ou pas. Et c'est pour ça qu'il a parlé.

Kovac resta un moment avec ça. L'ironie douce et réelle de la chose — que ce soit l'indifférence commerciale, le script impersonnel, la neutralité professionnelle d'un appel de démarchage qui ait fait ce que deux ans de thérapie bienveillante n'avaient pas réussi à faire. Pas malgré l'absence d'attente. À cause d'elle.

— Il m'a demandé ce qu'était un contrat G-Life, dit Kovac. Je lui ai expliqué. On a parlé du gâteau au yaourt.

— Du gâteau, dit Claire, et il y avait un sourire dans sa voix maintenant, un sourire fragile mais réel.

— Il m'a dit que c'était la recette la plus simple. Et que vous en

faisiez un quand vous étiez triste.

Un silence.

— Il a dit ça.

— Oui.

— Il fait attention à tout, dit Claire. Depuis toujours, même avant l'accident. Il observe, il retient, il note tout dans sa tête. Seulement depuis deux ans il gardait tout ça pour lui.

— Il m'a dit aussi que l'accident n'était pas de sa faute, dit Kovac.

Claire ne répondit pas immédiatement.

— Il vous a dit ça.

— Oui.

— Il ne me l'a jamais dit à moi.

Kovac regarda la carte du monde. Le point de Lyon brillait doucement dans la constellation rouge. Autour de lui dans la salle le murmure continu des autres voix, les autres fils, les autres vies effleurées depuis ce quatrième étage de Varsovie.

— Vous avez des enfants ? demanda Claire.

— Une fille. Six ans. Elle s'appelle Maja.

— Alors vous savez.

— Oui, dit Kovac. Je sais.

Il y avait des choses qu'on ne savait que d'une certaine façon — pas en les comprenant, pas en les analysant, en les portant. La façon dont un enfant qui rit les yeux fermés sur un manège de Cracovie peut manquer avec une précision physique, dans les mains, dans la poitrine, les soirs de semaine dans un appartement de Varsovie.

— Comment il va ce soir ? demanda Kovac.

Claire prit le temps de répondre, et dans ce temps Kovac imagina — il imaginait toujours, il ne pouvait pas s'en empêcher, c'était le défaut professionnel des gens qui écoutent des voix toute la journée, ils construisent des images involontaires — une femme dans un salon, les lumières tamisées contre la chaleur du soir, un enfant pas loin, présent d'une façon nouvelle.

— Il a mangé avec moi, dit-elle. Le gâteau était sur la table, on l'a

goûté ensemble. Il a dit qu'il était trop sucré. C'est la première critique qu'il me fait depuis deux ans.

Kovac sourit.

— C'est bon signe.

— C'est le plus beau truc qu'il m'ait dit depuis longtemps, dit Claire. *C'est trop sucré.* Trois mots. Vous imaginez.

— J'imagine, dit Kovac.

— Après le dîner il s'est assis à côté de moi sur le canapé. On a regardé la télévision. Il n'a plus rien dit. Mais il était là, vraiment là, pas à côté de moi en train d'être ailleurs. Là.

— C'est beaucoup, dit Kovac.

— C'est tout, dit Claire. C'est absolument tout.

Un silence. Le dernier de la conversation — ces silences de fin qui ne sont pas des vides mais des pleins, des silences qui contiennent ce qu'on vient de traverser ensemble et qu'on n'a pas besoin de résumer.

— Je voulais juste vous dire merci, dit Claire. Vous pouviez raccrocher quand il a décroché à ma place. Vous ne l'avez pas fait.

— Non.

— Pourquoi ?

Il réfléchit. Sur son écran la fiche de Claire Vasseur attendait — sans suite, une case vide.

— Parce qu'il avait décroché, dit-il. Quand quelqu'un décroche, on reste en ligne.

Claire resta silencieuse deux secondes. Kovac entendit dans ce silence qu'elle avait reconnu ses propres mots — ceux qu'il avait dits à Théo, retournés, rendus à leur source.

*Vous n'êtes pas obligé de répondre. Mais je reste en ligne.*

— Bonne nuit monsieur Kovac.

— Bonne nuit madame Vasseur. Embrassez Théo.

— Je le ferai.

Elle raccrocha.

Kovac resta un moment le casque sur les oreilles, la ligne coupée, à regarder la carte du monde.

Lyon

Montréal

Reykjavik

Prague

Le point de Lyon s'éteignit doucement. La constellation continuait — des points qui s'allumaient, des points qui s'éteignaient, des fils qui se tendaient et se relâchaient dans le murmure continu de la salle.

Il ouvrit la fiche de Claire Vasseur. Trouva la case notes — une case que personne ne lisait vraiment, une case pour les opérateurs qui avaient besoin de déposer quelque chose quelque part parce qu'on ne peut pas tout garder dans le casque.

Il écrivit : *Le gâteau était trop sucré.*

Il referma la fiche. Regarda la photo de Maja sur le bord de l'écran — les yeux fermés, les cheveux dans le vent, ce rire qu'il entendait encore deux jours après chaque week-end à Cracovie.

Il prit son téléphone personnel. Ouvrit une conversation.

Tapa : *Tu dors déjà ? Papa pense à toi.*

Envoya.

Attendit.

Trois points clignotants apparurent presque immédiatement — Maja qui répondait, à Cracovie, pas encore endormie, six ans et quelques et déjà incapable de laisser un message sans réponse.

*non papa. t'es où*

*Au travail*, écrivit-il. *Je rentre bientôt.*

*t'as parlé à des gens ?*

Kovac regarda la carte du monde. Les points rouges. La

constellation.

*Oui*, écrivit-il. *À beaucoup de gens.*

*c'était bien ?*

Il réfléchit une seconde. Dehors Varsovie transpirait sous sa canicule de mars — trente-sept degrés, le Vistule bas, les parcs pleins de gens qui ne savaient plus comment avoir chaud en Pologne au mois de mars et qui faisaient avec.

*Oui*, écrivit-il. *C'était bien.*

*bisous papa*

*Bisous Maja.*

Il posa le téléphone. Remit son casque. L'écran afficha : *Appel suivant en attente.*

Alex Kovac appuya sur la touche verte.

Et recommença.

# Appel 19 Hôpital Saint-Joseph, Bruxelles, Belgique. 30 mars. 02h03.

La nuit d'hôpital a sa propre lumière.

Pas la lumière du jour, pas celle de la nuit — quelque chose entre les deux, une lumière de néon légèrement jaunie qui tombe à plat sur les couloirs blancs et ne fait pas d'ombres franches, qui efface les reliefs et donne aux visages cette teinte particulière des gens qui travaillent là depuis trop longtemps ou pas encore assez. Une lumière qui ne se couche jamais et ne se lève jamais. Une lumière de veille permanente qui dit : ici le temps ne fonctionne pas comme dehors, ici on ne compte pas les heures de la même façon.

Sofia Mendes le savait depuis ses premiers stages. Elle l'avait appris dans ses os avant de l'apprendre dans sa tête — cette façon qu'a l'hôpital de suspendre le temps ordinaire et d'en substituer un autre, haché, imprévisible, fait de longues heures de rien et de minutes qui contiennent trop de choses.

Vingt-neuf ans. Interne en médecine, quatrième année, spécialisation urgences. Elle était en poste depuis dix-huit heures et elle avait encore six heures devant elle. Elle avait bu quatre cafés depuis minuit et le quatrième avait cessé de faire son effet quelque part autour d'une heure du matin, la laissant dans cet état particulier de la garde avancée — pas endormie, pas vraiment éveillée, quelque chose d'intermédiaire où le corps tient par habitude et l'esprit par principe.

À deux heures du matin les urgences de Saint-Joseph étaient dans une accalmie relative. Trois patients en observation, deux sorties dans l'heure précédente, une fracture du poignet prise en charge par son collègue Renaud. Sofia était au poste infirmier central, debout devant un écran, à compléter des dossiers avec la concentration mécanique de quelqu'un qui a fait ce geste des milliers de fois et n'a plus besoin d'y penser vraiment.

L'ambulance arriva à deux heures trois.

Elle entendit les portes avant de voir quoi que ce soit — le claquement des battants de la baie de déchargement, les voix des ambulanciers, le bruit des roues du brancard sur le sol. Elle se leva. Réflexe.

Homme. La quarantaine, peut-être quarante-cinq ans. Costaud, brun, habillé de façon ordinaire — jean, chemise bleue froissée, veste légère. Inconscient. Teint grisâtre, respiration superficielle. Les ambulanciers parlaient vite — trouvé sur un banc du parc du Cinquantenaire par un jogger matinal, pas de réaction aux stimuli, pas de traumatisme visible, aucun papier sur lui, aucun téléphone, aucun portefeuille.

— Pas d'identité ? dit Sofia.

— Rien. Juste ça.

L'ambulancier désigna le poignet gauche du patient.

Un bracelet. Noir, fin, discret — le genre de bracelet connecté qu'on finit par oublier qu'on porte. Sofia le reconnut immédiatement : le petit logo en relief sur le fermoir, le bouclier stylisé. G-Life. Elle en avait vu plusieurs depuis quelques mois — ils se multipliaient, ces bracelets, depuis que G-Life avait lancé sa campagne de contrats santé. Des capteurs, une connexion permanente, des alertes automatiques.

Elle prit le poignet du patient. Sentit le pouls — faible, irrégulier, mais là.

— Box deux, dit-elle. Monitoring complet. Bilan sanguin, ECG, scanner si les constantes le permettent.

L'équipe se mit en mouvement avec l'efficacité silencieuse des nuits où tout le monde est fatigué et fait son travail quand même, peut-être mieux justement, débarrassé du superflu.

Sofia entra les premières données dans le système — sexe masculin, âge estimé quarante à quarante-cinq ans, identité inconnue, heure d'arrivée 02h03. Elle coda le dossier *Patient X* en attendant mieux.

Les moniteurs s'allumèrent autour du patient. Et c'est là que les

choses commencèrent à ne pas coller.

La fréquence cardiaque s'affichait — soixante-deux battements par minute, réguliers en apparence. Mais l'ECG montrait un tracé que Sofia ne reconnaissait pas. Pas une arythmie classique, pas un bloc, pas une fibrillation — quelque chose d'autre, un rythme qui ressemblait à un rythme cardiaque normal mais avec des intervalles légèrement décalés, comme une copie imparfaite de quelque chose de réel. La saturation en oxygène oscillait entre 94 et 99 sans raison apparente. La tension était normale puis anormale puis normale, les chiffres qui changeaient toutes les vingt secondes avec une inconstance qui n'obéissait à aucune logique clinique.

— C'est quoi ce tracé ? murmura Renaud qui était passé regarder par-dessus son épaule.

— Je sais pas.

— Une artefact des électrodes ?

— J'ai vérifié les électrodes.

Elle prit la main du patient. Chaude. Parfaitement chaude, la chaleur normale d'un corps vivant. Elle testa la réaction pupillaire — les pupilles réagissaient à la lumière, symétriques. Elle fit le score de Glasgow — il répondait à la douleur, pas à la voix, pas aux ordres. Glasgow huit. Sévère mais pas désespéré.

Et pourtant quelque chose dans tout ça était faux. Elle le sentait avec la partie d'elle qui n'était pas encore tout à fait médecin, la partie intuitive et imprecise qui parfois voyait juste avant que les données confirment. Quelque chose dans la façon dont cet homme était là sans être complètement là, comme une présence en cours de résolution, un signal qui hésitait entre deux états.

Le téléphone du poste infirmier sonna.

L'infirmière de nuit, Amina, décrocha automatiquement. Écouta deux secondes. Se retourna vers Sofia avec une expression légèrement interloquée.

— C'est pour le patient. Enfin — pour le bracelet G-Life.

Sofia fronça les sourcils. Elle prit le combiné.

— Docteur Mendes, urgences Saint-Joseph.

— Bonsoir docteur. Alex Kovac, G-Life Services. Je vous appelle

concernant le bracelet enregistré sous le numéro GL-BR-2847. Notre système a détecté une—

— J'ai votre patient devant moi, dit Sofia. Il est inconscient. Pas d'identité. Vous avez ses informations ?

Un silence d'une seconde.

— Oui, dit Kovac. J'ai ses informations.

— Nom, âge, antécédents médicaux — tout ce que vous avez.

— Docteur Mendes. Avant de vous donner ces informations, je dois vous signaler quelque chose.

— Allez-y.

— Notre bracelet enregistre en continu les données vitales du porteur et les synchronise avec notre base de données. La dernière synchronisation de ce bracelet date de hier soir à dix-huit heures douze.

— Et ?

— À dix-huit heures douze, le bracelet a enregistré un arrêt cardiaque. Complet. Suivi d'un arrêt de toutes les fonctions vitales monitorées. Docteur Mendes — selon nos données, le porteur de ce bracelet est décédé hier soir à dix-huit heures douze.

Sofia regarda le moniteur.

Soixante-deux battements par minute. Le tracé bizarre, la saturation qui oscillait, la tension inconstante. Elle regarda la main du patient — chaude, souple, la main d'un corps vivant.

— Il a un pouls, dit-elle.

— Je sais, dit Kovac. Nos capteurs le détectent aussi depuis environ une heure. C'est pour ça que notre système m'a généré une alerte et m'a demandé d'appeler.

— Ce n'est pas possible, dit Sofia.

— Non, dit Kovac. Ce n'est pas possible.

Un silence entre eux — le silence de deux personnes de part et d'autre d'une frontière que ni l'une ni l'autre ne savait nommer, avec leurs outils respectifs inutiles devant quelque chose qui ne rentrait dans aucune case.

— Son nom, dit Sofia.

— Marc Delcourt. Quarante-trois ans. Bruxelles. Aucun antécédent cardiaque dans notre base. Contrat G-Life Santé souscrit il y a huit mois.

Sofia tapa le nom dans le système hospitalier. Rien. Elle essaya les urgences de la région — rien. Elle essaya l'état civil belge en accès médical d'urgence. Le résultat mit trois secondes à s'afficher.

*Delcourt, Marc Antoine. Né le 12 septembre 1981. Décès déclaré : 29 mars, 18h47. Cause : arrêt cardiaque. Lieu : domicile.*

Elle regarda l'écran. Regarda le patient. Regarda l'écran.

— Il a été déclaré mort à dix-huit heures quarante-sept, dit-elle lentement.

— Trente-cinq minutes après ce que nos capteurs ont enregistré, dit Kovac. Le temps que les secours interviennent et constatent.

— Et maintenant il est là.

— Oui.

— Dans mon service.

— Oui.

— Avec un pouls.

— Oui, dit Kovac. Avec un pouls.

Sofia posa le combiné sur le bord du poste infirmier sans raccrocher. S'approcha du lit. Se pencha vers Marc Delcourt, quarante-trois ans, officiellement mort depuis huit heures et quelques, qui était allongé sous les néons de la salle deux des urgences de Saint-Joseph avec sa chemise bleue froissée et ses constantes impossibles.

Elle prit sa main. Chaude. Toujours chaude.

— Monsieur Delcourt, dit-elle doucement.

Rien.

— Monsieur Delcourt. Vous m'entendez ?

Le tracé ECG fit quelque chose d'étrange — un pic, pas une arythmie, juste un pic propre et net comme une réponse ponctuelle, puis il reprit son rythme bizarre.

— Monsieur Delcourt.

Les paupières bougèrent.

Lentement. Avec l'effort de quelqu'un qui remonte de très loin, qui traverse quelque chose d'épais et de résistant pour revenir à la surface. Sofia ne bougea pas. Amina derrière elle avait cessé de faire quoi que ce soit. Renaud était dans l'encadrement de la porte, immobile.

Les yeux s'ouvrirent.

Marron. Clairs malgré tout. Des yeux qui regardèrent le plafond d'abord — les néons, la lumière blanche et plate — puis qui descendirent vers Sofia avec une lenteur qui n'était pas de la confusion mais de la reconnaissance, comme quelqu'un qui sait exactement où il est et qui n'est pas surpris d'y être, juste — fatigué d'être revenu.

Il la regarda.

Elle soutint son regard sans parler. C'était tout ce qu'elle pouvait faire.

Les lèvres de Marc Delcourt bougèrent. Sofia se pencha.

Sa voix était un souffle, à peine de la voix, quelque chose qui venait de très loin et qui avait perdu de sa substance dans le trajet.

— Dites-lui… d'arrêter d'appeler.

Le moniteur émit une longue tonalité plate.

Sofia se redressa. Cria le code. L'équipe entra. Le chariot d'urgence arriva. Les gestes commencèrent — le massage, le défibrillateur, les voix qui comptaient, les mains qui travaillaient avec la précision et la brutalité nécessaires des tentatives de retenir quelque chose qui s'en va.

Ils travaillèrent vingt-deux minutes.

À deux heures trente-et-une, Sofia Mendes regarda le moniteur une dernière fois et dit l'heure à voix haute pour le dossier, comme on lui avait appris, comme elle avait appris à le faire sans que sa voix tremble.

Elle raccrocha le combiné du poste infirmier qui était resté ouvert pendant tout ce temps.

— Kovac, dit-elle.

— Je suis là, dit la voix de Varsovie.

— Il est parti.

Un silence.

— Je sais, dit Kovac. Nos capteurs viennent de se mettre à jour.

Sofia regarda la salle deux. L'équipe rangeait en silence. Amina tirait le rideau. La lumière de néon continuait son travail indifférent sur les murs blancs.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire, dit-elle. *Dites-lui d'arrêter d'appeler.*

Kovac ne répondit pas immédiatement.

— Je ne sais pas, dit-il enfin.

— Vous avez une idée ?

Un long silence de Varsovie.

— Peut-être, dit Kovac doucement, que certaines personnes ont besoin qu'on les laisse partir.

Sofia s'assit sur la chaise du poste infirmier. Dehors dans les couloirs l'hôpital continuait son travail de nuit — des pas, une porte, une voix lointaine. La lumière de néon. L'odeur de désinfectant. Le temps suspendu qui ne ressemblait à rien d'autre.

— Il s'appelait Marc Delcourt, dit-elle.

— Oui.

— Quarante-trois ans.

— Oui.

— Il méritait mieux que de mourir deux fois.

Kovac ne dit rien. C'était la bonne réponse.

Sofia regarda le bracelet G-Life posé sur le bord du lit — fin, noir, le petit logo en relief. Elle pensa à toutes les données qu'il avait enregistrées, tous les battements comptés, toutes les nuits monitorées. Elle pensa que Marc Delcourt avait porté ce bracelet huit mois pour que quelqu'un soit informé en temps réel de sa vie et

que ça n'avait rien changé à sa mort, sauf peut-être lui avoir offert quelques heures de plus, une salle d'urgence, une main tenue dans la lumière blanche.

Peut-être que c'était suffisant.

Peut-être que c'était tout ce qu'on pouvait demander.

— Kovac.

— Oui.

— Vous faites ce travail depuis longtemps ?

— Assez longtemps, dit-il.

— Ça ressemble à quoi ? D'appeler des gens toute la journée sans les voir.

Il réfléchit.

— Ça ressemble à tenir un fil, dit-il. On ne sait jamais ce qu'il y a de l'autre côté. On appelle et on reste en ligne et parfois il se passe quelque chose et parfois il ne se passe rien. Mais le fil est là.

Sofia regarda ses mains. Les mains qui avaient travaillé vingt-deux minutes pour retenir quelque chose qui était déjà parti.

— Bonne nuit Kovac.

— Bonne nuit docteur Mendes. Prenez soin de vous.

Elle raccrocha.

La salle deux était silencieuse derrière le rideau tiré. Dans le couloir Renaud lui apporta un café sans rien dire — il savait, comme on sait après des années côte à côte dans ces couloirs, ce dont quelqu'un a besoin et ce dont il n'a pas besoin.

Elle prit le café.

Le but.

Dehors Bruxelles dormait sous sa chaleur de mars — trente-neuf degrés annoncés pour demain, la canicule qui continuait son travail patient et indifférent sur la ville endormie.

Dans six heures elle rentrerait chez elle.

Elle dormirait.

Et quelque part à Varsovie, Alex Kovac fermerait le dossier de Marc

Delcourt, noterait quelque chose dans la case que personne ne lisait jamais, et appuierait sur la touche verte pour l'appel suivant.

Le fil tendu vers quelqu'un d'autre.

Quelque part dans le monde.

# Appel 20 Chez vous. Ce soir. Maintenant.

Votre téléphone sonne.

Numéro masqué.

Vous hésitez une seconde — comme on hésite toujours, comme Remedios a hésité à Manille, comme Takeshi a hésité à Kyoto, comme tous les autres avant vous.

Puis vous décrochez.

— Bonjour. Je m'appelle Alex Kovac. Je vous appelle de la part de G-Life.

Un silence.

Le vôtre.

---

*Ce que vous faites ensuite n'appartient qu'à vous.*

---

**FIN**

Un téléphone sonne.
Numéro masqué.

À l’autre bout du fil, toujours la même voix :
Alex Kovac, G-Life Services.

Un appel parmi d’autres.
Un script. Une offre. Une formalité.

Sauf que ces appels arrivent au mauvais moment.
Ou peut-être au bon.

À Montréal, un homme comprend que son chat en sait trop.
En Islande, les instruments prévoient ce qui n’existe pas encore.
Dans un train de nuit, une femme arrive à une date qui n’est pas la sienne.
À Lyon, un enfant parle pour la première fois depuis deux ans.

Partout, quelque chose bascule.